

LHIATUS 7

La revue des élèves de Paris-Saclay



crépuscules

N°5
HIVER 2022

HIATUS

Hiatus est la revue artistique et culturelle des étudiants de ParisSaclay. Grâce à l'aide de la Diagonale Paris-Saclay, des différents Bureaux des Arts et des associations culturelles du plateau, Hiatus fédère aujourd'hui l'Université Paris-Saclay et 8 grandes écoles qui participent au projet : AgroParisTech, CentraleSupélec, ENSAE Paris, ENS Paris-Saclay, ENSTA Paris, Institut d'Optique Graduate School, Télécom Paris, HEC.

Nous y publions les contributions artistiques des étudiants : articles, dessins, nouvelles, poèmes... faits par les étudiants et en lien avec un thème directeur, propre à chaque numéro de Hiatus ; mais aussi un dossier d'articles écrit par notre équipe. Chaque année, ce sont trois numéros qui sont publiés : deux numériques, et un en format papier imprimé en 1800 exemplaires et distribué gratuitement aux élèves du plateau de Saclay

L'ÉDITO

Matin.

Les premières lueurs du jour percent le ciel à qui la fin de la nuit avait accordé un peu de clarté. Dans les campagnes, la rosée de la nuit illumine les végétaux ; dans les déserts, le sol glacé se tiédit. Les sommets en voient en premier les préludes tandis que les vallées restent dans la pénombre pour encore quelques instants. Avec les dernières brumes du matin s'évanouissent les rêves et les peurs fantasmagoriques de la nuit. Les créatures laissent place au monde de la raison et des hommes tandis que le ciel nocturne opaque et monochrome se laisse lentement emplir de couleurs.

Soir.

À la frange opposée du ciel, le soleil termine sa course, et le monde s'inverse à nouveau. L'atmosphère s'illumine une dernière fois sous la lumière rasante du couchant. Dans l'obscurité grandissante renaissent et les craintes et l'incertain, et les frontières du réel se brouillent un instant, entre chien et loup, avant de basculer dans la nuit.

Ce numéro de Hiatus prend pour thème « Crépuscules ». Crépuscules au pluriel, car il y a deux crépuscules par jour : un le matin, souvent appelé aube ou aurore, et un le soir. Mais l'idée de crépuscule est riche en métaphores, d'où un second sens à ce pluriel. En effet, l'aube est l'apparition de la lumière, synonyme de joie, de confiance. Elle symbolise la renaissance, est une transition douce vers la lumière, synonyme d'espoir tandis que le crépuscule du soir en est le dual. Il peut être synonyme de fin, mais représente également la transition vers un univers étrange, où les lois du jour ne sont plus, où les créatures fantastiques succèdent à la raison, autorisant avec la pénombre l'irruption d'un imaginaire parfois menaçant. Le crépuscule se situe donc à la limite entre deux univers radicalement différents.

C'est autour de ce thème plein d'ambivalence que s'est construit ce numéro de Hiatus. Les symboles de transition vers la lumière ou vers la pénombre ont inspiré vingt-six contributeurs issus de nombreux établissements de Paris-Saclay. Les œuvres reçues sont d'une grande qualité et d'une grande variété, puisque vous trouverez des nouvelles, dessins et poèmes envoyés par des étudiants. Elles représentent l'essentiel du numéro, et sont regroupées en deux parties. La première s'intitule « Lumière », la seconde « Obscurité », comme pour rappeler les deux antagonistes entre lesquels se niche, dans un équilibre subtil et insaisissable, le crépuscule.

Hiatus n'est pas uniquement un recueil de contributions autour d'un thème, mais comporte également un dossier qui prétend donner des éclairages plus larges sur le thème à travers le monde de l'art et de la culture. Aussi, vous trouverez au milieu de ce numéro six articles traitant d'ouvertures d'opéra, de techniques de peinture, de mythologie ou de cinéma pour donner des ancrages artistiques au thème crépuscules.

J'espère que les contributions étudiantes et le dossier sauront vous divertir, vous émerveiller, vous faire réfléchir.

Bonne lecture,
Etienne Parent

Partie I - Lumière

Contributions étudiantes

Sommaire

p.3 **Lotus** - Aelizz

p.4 **A l'orée du crépuscule** - Blackfang Ærnkin

p.5 **Métamorphose** - Alizé Baranger

p.6 **Link... Prends garde...** - Bastien Gualen

p.7 **Moment d'émerveillement** - Lucie Recouvreur

p.8 - **Sans titre** - Théo Perrot

p.10 - **Mountain Project** - Pierre Le Masson

p.11 **Divagation** - Regarde (cqp.)

p.12 **17/10/21** - Romance

p.13 **Concert Privé** - Romance

p.14 **Fin de journée** - Dasiatys

p.15 **Grignon au crépuscule d'un jour nouveau** - Solenn Chauvel

p.16 **Dossier**

p.38 **Partie II - Obscurité**

Lotus



À l'Orée du Crépuscule

En cet instant entre deux mondes
 En ce moment sans jour ni nuit
 Quand le Soleil finit sa ronde
 Et qu'au loin la lanterne du Berger luit
 Quand s'enflamment les chandelles dans les logis
 Que s'allument les étoiles sans un bruit
 Dans une délicate anthologie.
 Des rêves d'un autre temps
 Qui poignent doucement à l'Est
 Lointains souvenirs d'antan
 Que laissent entrapercevoir les mourantes lueurs de l'Ouest
 Lumières d'un nuancier éclatant
 Résidus rouges, réminiscences solaires
 Évoquant d'anciens mystères inconstants
 Où le vagabond imaginaire se perd.
 La lanterne du jour s'enfuit sous l'horizon
 Son ombre illuminant l'éther
 Dans une hypnotique floraison
 Reflétée dans le miroir brisé de la mer
 Dans l'air résonne une envoûtante oraison
 Magie éveillée par la lumière.
 Assoyons-nous dans l'herbe
 Au creux d'antiques rocs
 Prêtons l'oreille à ce luminescent verbe
 Qui danse sous nos yeux tel le vol du rokh
 À l'ombre de l'Aurore réside
 Cet incessant désir de Crépuscule
 À la lumière de la Lune extralucide
 Secret scellé d'or sous les nuées qui ondulent.

Blackfang Arnkin
SupOptique

MÉTAMORPHOSE



Au crépuscule le lac est d'or,
Nul ruban de brume pour cacher ses trésors,
Les têtards en son sein nagent en dansant,
À l'aube, le lac sera en sang.

Une valse de nageoires au rythme trébuchant,
Que le soir sublime en cristaux gigotants.
Dans les derniers éclats, d'une enfance furtive,
Les têtards quittent le lac pour rejoindre la rive.

Combien de crépuscules pour une métamorphose ?
Combien d'orages, de jours silences, de portes closes ?
Au fond du lac, les brochets guettent les orphelins,
Leur berceau aura-t-il raison de leur destin ?

Car ils sont ce que l'eau leur a donné,
Aveugles du soleil de la journée.
Ils veulent déjà grandir pour passer la surface,
Abandonner le lac, laisser leurs propres traces.

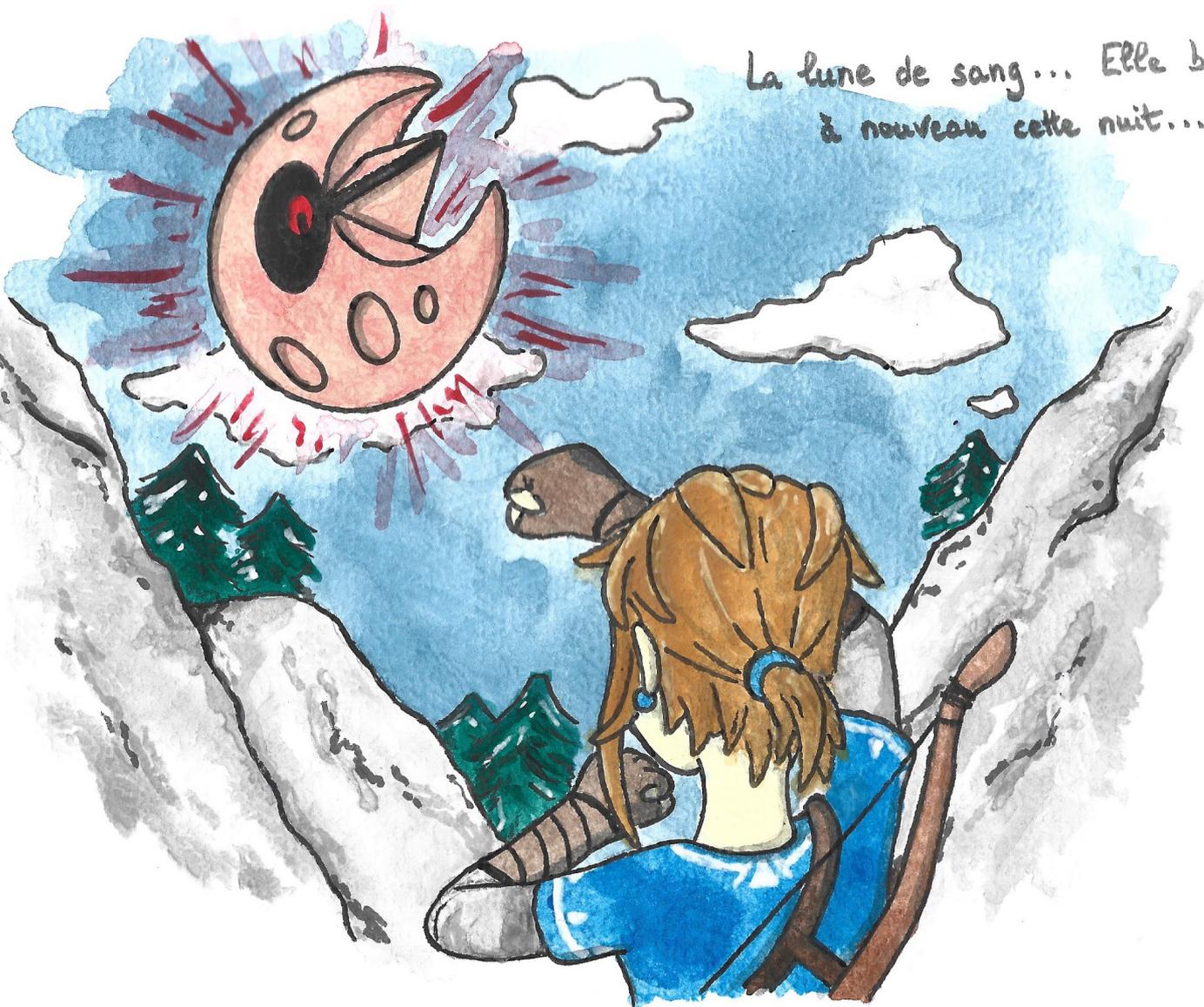
Mais têtard, tu ne sais rien, des brûlures de l'aube,
Des gerçures de l'expérience, du fracas des échecs,
La réussite n'est pas une recette que l'on gobe,
Il faut savoir douter, parfois, de la douceur du varech.

Alors, dans les dernières lueurs de tes jours naïfs,
Profite de tes frères, pour jouer à l'enfant,
Et sur ton lit d'espoir, affûte donc tes griffes,
Pour que l'aube ne luise pas, bariolée de ton sang.

Alizé Baranger
AgroParisTech

LINK... PRENDS GARDE...

La lune de sang... Elle brille à nouveau cette nuit...



BASTIEN GUALEN
AgroParisTech

Moment d'émerveillement

Admirer la vue,
Ou juste respirer,
Retrouver un chemin perdu,
Ou qu'on avait enterré.

Ce lieu me fait suffoquer,
Il fait partie du passé,
Mais offre de la hauteur,
Permet d'affronter ses peurs.

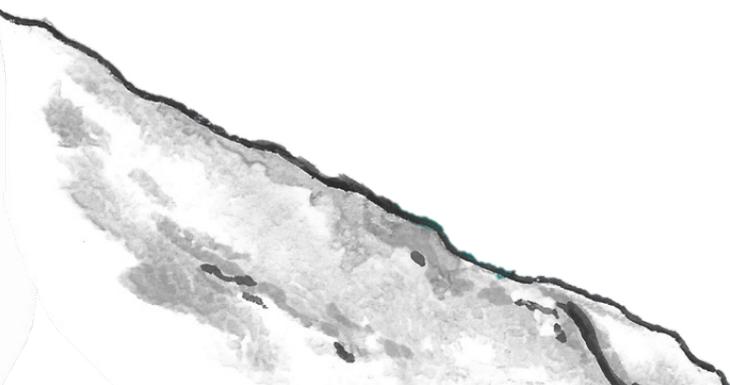
Je finis par m'y réfugier,
Et grimper en haut des rochers,
La vue offerte y est magique,
Un mélange de couleurs féériques.

Soudain je ne peux plus m'en passer,
Le ciel, la terre me font chavirer,
J'en oublie presque le passé,
Et laisse la nature m'emporter.

Le ciel, une palette de couleur,
Qui prodigue une agréable lueur,
Doux réconfort avant la noirceur,
Un crépuscule, un instant de bonheur.

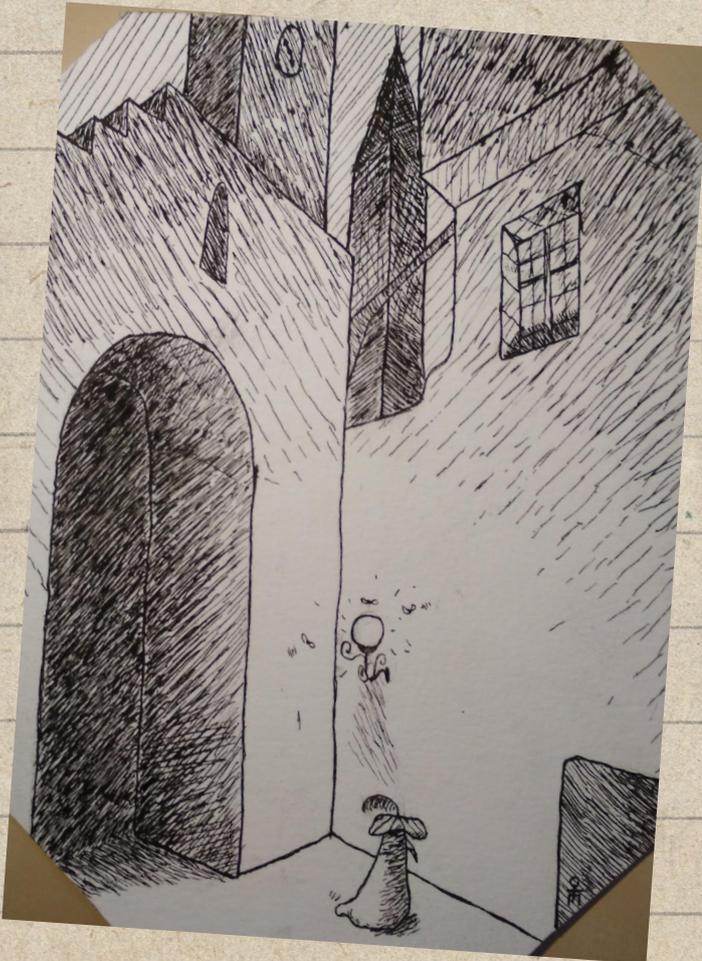
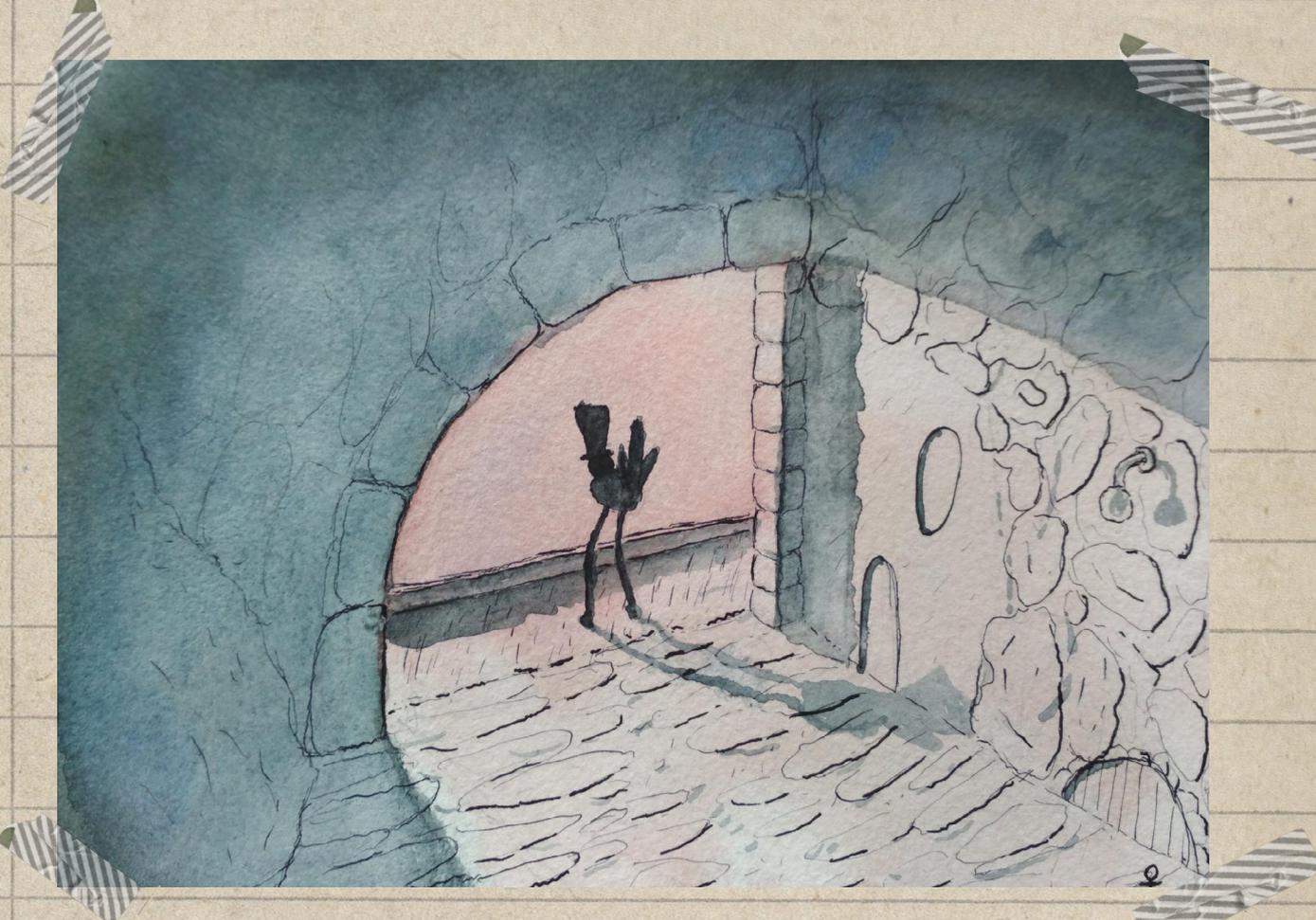
Admirer la nature, c'est toucher au bonheur le plus pur.

Lucie Recouvreur
Université Paris-Saclay



CARNET DE DESSIN





THÉO PERROT
ENS PARIS-SACLAY





The Mountain Project
Image : Pierre Le Masson
Politecnico di Milano & CentraleSupélec



Divagation

Regarde, enfant, l'astre qui se couche. Le crépuscule, c'est l'histoire de sa noble descente, qu'un artiste consciencieux peint chaque soir pour nous autres mortels.

Comme chaque soir, délicieux oxymore : Zeus s'humilie. Et Laplace de se demander si, demain encore, il se lèvera.

Toi qui aimes tourner les yeux vers lui, toi que sa grandeur fascine, admire avec quelle grâce il tire sa révérence.

Imprègne-toi de la danse sacrée du soleil déclinant. Car oui, toi le petit, toi, minuscule devant l'immensité, tu peux apprendre de celui qui t'éclaire. Tu n'as pas sa puissance, mais tu touches la terre, quand lui essaie en vain. Tu ne peux, comme lui, embrasser d'un regard, embraser tout un monde. Mais tu vois les détails qui lui sont interdits. Tu peux passer dans l'ombre.

Retiens ceci : Lui, tout-puissant, doit accepter de ne plus exister que par l'intermédiaire d'une grande pierre pâle. C'est elle qui veille sur ce qu'il ne voit pas: elle protège sans éclat l'infiniment petit.

De même que la lune, cher enfant, ton emprise sur le monde dépend de feux externes. Tu ne peux suivre Icare en plein jour sans en suivre le destin. Regarde donc l'astre qui descend, et tourne ton regard vers ce que tu connais. Tel la lune, veille sur ce qui vit sous toi.

Texte : Regarde (cqp.)
ENSAE



Concert privé

 NOUVELLE

J'étais dans une période intense. Ma confiance en moi et ma motivation s'étaient renforcées, et me poussaient à m'investir dans des projets toujours plus nombreux et ambitieux. Je ressentais l'urgence de l'action et cela se traduisait en une impossibilité de renoncer aux opportunités. J'avais beaucoup d'énergie... et je l'utilisais.

Je passais beaucoup de bons moments, mais ils ne suffisaient pas pour tempérer mon état général d'urgence. Et ce jour-là, j'avais passé une mauvaise journée. La colère et la frustration s'étaient accumulées ; c'était le reproche de trop. Mon cerveau, qui n'arrêtait pas de switcher entre les milliers de cases de ma *to do list*, avait juste disjoncté.

Donc j'étais sortie. Faire un tour, pour respirer. Malgré la nuit tombante et le froid, malgré mon pull trop léger.

J'avais marché un moment, pendant que le soleil finissait de disparaître, et une fois qu'il faisait nuit noire, n'ayant toujours pas envie de rentrer, je m'arrêtai et m'assis près d'un arbre.

C'est comme ça que je la rencontrai.

Je ne l'avais pas vue tout de suite. Mon attention s'était détournée de mes pensées en l'entendant **siffloter** un air célèbre de **classique**... elle regardait ailleurs, alors je me permis de la détailler.

Elle avait les cheveux courts en bataille, châtons, les joues et le bout du nez roses de froid, les lèvres un peu gercées. Allongée sur une branche de l'arbre, elle **pianotait** sur ses jambes au **rythme** de l'air qu'elle **jouait**.

Ses traits étaient doux et détendus. À la voir comme ça, je ressentis une pointe de jalousie dans mon thorax et ne parvins pas à la refouler.

– Comment vas-tu ?

Je sursautai.

– M...moi ?

– Eh bien oui, qui d'autre ?

En effet, il n'y avait que nous.

– Ça va, un peu fatiguée. Et toi ?

– Mmm oui. À part que je me sens seule.

– Ah...

Étrange qu'elle se confie à moi comme cela.

Elle continua à **siffler** son **morceau** ; je ne savais que regarder mes pieds, gênée.

Prise par la **mélodie**, elle sifflait de plus en plus fort. D'un coup, elle se redressa sur la branche et sauta au pied de l'arbre. Toujours en sifflant, elle se mit à **danser** énergiquement : elle tournait, sautait, faisait des roulades avant, glissait et s'arrêtait, puis recommençait. Je ne suis pas sûre que je trouvais cela vraiment beau... mais ça avait l'air de venir de son cœur.

Elle **dansa** longtemps, et petit à petit je la vis s'essouffler, ralentir, jusqu'à ce que, épuisée, elle prenne la peine de s'asseoir. Elle se cala en tailleur bien face à moi, puis plongea son regard dans le mien. Je le soutins avec beaucoup de difficulté. J'étais toujours aussi mal à l'aise. Elle semblait attendre quelque chose ; nous ne nous comprenions pas.

Elle se leva enfin, le visage sévère. Avec une lassitude évidente, elle remonta sur la branche dont elle était descendue et s'installa comme je l'avais trouvée. J'annonçai :

– Je vais devoir rentrer chez moi.

Après un instant, elle répondit :

– D'accord. Mais j'aimerais que tu reviennes me voir plus souvent.

J'étais perplexe. J'osai :

– Comment t'appelles-tu ?

Encore un silence. Long cette fois.

– Tu me poses cette question ?

17 octobre 2021. Je sors du cinéma.

« Art »

Est-ce que l'art existe vraiment ? Est-ce que ce ne serait pas une frontière que l'humain cherche à poser entre son expression et la réalité ?

C'est étrange. Plus les films me ressemblent, plus je me mets à vivre comme dans un film. À ressentir des émotions décuplées et me poser des questions jamais posées. Je me prends à aimer errer sans but, comme dans ces longues scènes avec une musique nostalgique. Plus je les regarde et plus je les touche du doigt. Je voudrais rester toujours dans cet instant infini qui m'appartient, où je suis seule sur le tableau, où de perdue je deviens simplement libre, en attendant que dans un œil extérieur tout cela devienne beau.

La nuit et l'aube. Les échanges de regards. Les rires d'enfants. Les pleurs. Courir. Marcher sans but. Comment des choses si simples peuvent-elles posséder autant de potentiel artistique ?

Voilà ma théorie : l'art n'existe pas.

L'art n'est qu'une excuse pour transcender la réalité dans l'expression humaine. Il n'est pas rare ou recherché ou abouti. Il est partout dans nos esprits. Dans cet espace de flou entre nos émotions et la somme des faits qui constituent nos journées. Il est partout en nous et c'est pour ça que nous y sommes accros.

L'art est comme un crépuscule entre ce que l'on vit et ce que l'on voudrait vivre, ce que l'on est et ce que l'on voudrait être. Les deux sont en nous, et n'existent nulle part ailleurs.

Maintenant que j'ai écrit cela, je revois la réalité. Je sors de cet immobilisme contemplatif où j'attendais que la vie décide pour moi et fasse de mon existence quelque chose d'autre, qui réponde à mes questions. •



Le lendemain, je me réveillai avec un sentiment de flou. Je me souvenais mal de la veille. La liste des choses que j'avais à faire réapparut violemment dans mon esprit, comme un grand coup de massue.

Aucune motivation. J'avais beau détester traîner au lit le matin, je ne trouvais aucune force pour bouger. Je n'en avais plus l'envie.

Les engagements qui emplissaient mes journées me paraissaient lointains, dénués de sens.

Quand je trouvais enfin le courage de me lever, je voulais prendre mon temps. J'avais décidé de sortir marcher pour me clarifier les idées. W

Curieusement, je pensais à moi. À ce dont j'avais vraiment envie.

Oubliée depuis trop longtemps, je dus me concentrer pour me retrouver. Mon hyperactivité malade m'avait fait disparaître, lentement, insidieusement, sans même que je le remarque. À vouloir marcher trop vite et trop droit, j'en avais oublié de m'égarer. Dans la pénombre du crépuscule j'avais failli passer à côté de moi-même, perchée dans les branches d'un arbre. •



チノワモ 日ノノモ
ワシムナツ

Grignon au crépuscule d'un jour nouveau

Solenn Chauvel - AgroParisTech





*Coucher de soleil sur le campus
de l'école CentraleSupélec.
Plateau de Saclay,
Novembre 2018.*

DOSSIER ETUDIANT



Crépuscules - Introduction au dossier

Etienne Parent [Hiatus]

Cn crépuscule est un moment de la journée à la limite du jour et de la nuit. Si on pense d'abord au crépuscule du soir, il existe en réalité deux crépuscules par jour, l'aube en étant également un. Le pluriel du thème de ce numéro trouve alors deux significations : d'une part l'existence de deux crépuscules par jour, et d'autre part la richesse des métaphores qui en émergent. Le dossier de ce numéro aborde plusieurs des thématiques qui en sont issues à travers l'art.

L'aurore ou la renaissance

Un crépuscule est une zone floue, une transition douce vers un univers radicalement différent. Si métaphoriquement, le crépuscule symbolise la fin ou la mort, on peut également voir l'aurore comme un début, un commencement.

Dans les arts, les débuts d'œuvres forment un genre à part, et un exercice de style particulièrement délicat. Selon les disciplines et les époques, il a donné naissances aux incipit de romans, aux ouvertures d'opéra, ou aux trois coups du théâtre. Il existe une infinité de manières d'introduire une œuvre. Le dossier de ce numéro débutera donc par un article sur les ouvertures d'œuvre.

Ouvertures et incipit, à l'orée de l'œuvre
Baptiste Baud & Etienne Parent
p. 19

Le crépuscule, phénomène lumineux et thème d'inspiration artistique

D'un point de vue scientifique, le crépuscule est un jeu de lumière qui apparaît quand le soleil est proche de l'horizon. Le sol se trouve alors dans l'ombre, tandis que le ciel est illuminé, et révèle une large palette de couleurs. Parler de crépuscules, c'est donc avant tout parler de lumière. La lumière est bien sûr cruciale dans les arts graphiques comme la peinture, et la question de sa représentation au pinceau a traversé les époques pour se trouver féconde en techniques et en œuvres.

Impression, soleil couchant
Baptiste Baud
p. 23

La grande beauté des ciels crépusculaires en ont fait des paysages communs au cinéma. La symbolique du passage, de la fin, ou de l'amour permettant d'incarner une idée dans l'image.

Crépuscule sur tous les plans
Paul Castéras & Thomas Traversié
p. 28

Entre chien et loup, symboliques des crépuscules

Enfin, le crépuscule se situe à l'interface du jour et de la nuit. Mais symboliquement, il est également à la jonction entre l'univers réel du jour et fantastique de la nuit, au moment où les créatures étranges apparaissent, où la folie et la raison se confondent.

A l'ombre de la raison
Paul Castéras et Julien Rosenberger
p. 29

Les astres portent également avec eux tout une symbolique. Si le jour est rassurant, l'aube est synonyme d'espoir et de joie tandis que le couchant est synonyme de crainte et de mystère. Ces schémas se retrouvent à travers de nombreuses mythologies à travers l'histoire et dans le monde entier.

Les crépuscules dans les mythologies et les religions
Julien Rosenberger
p. 31

La nuit est l'espace par excellence de la littérature fantastique. C'est là qu'apparaissent fées, sorcières, monstres, auxquels le jour et la raison n'auraient pas laissé de place. Le crépuscule est donc un thème de prédilection de la littérature fantastique et fantasy comme celle de Tolkien.

Les crépuscules de Tolkien
Dorian Serradeil
p. 34

Ainsi, ce dossier parcourt différentes idées pouvant venir à l'esprit lorsqu'on pense aux crépuscules – un commencement, un phénomène lumineux ou une métaphore : comme transition entre la raison et la folie, et comme invitation au fantastique. •

Ouvertures et incipit, à l'orée de l'œuvre

Baptiste Baud & Etienne Parent [Hiatus]

« Aujourd'hui maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais plus. »

Louverture de Guillaume Tell de Puccini qui évoque des chevaux au galop

« Chante, ô Muse, les colères du divin Achille. »

« Serait-ce déjà lui ? C'est bien à l'escalier Dérobé. »

« Longtemps, je me suis couché de bonne heure. »

Six ouvertures d'œuvres, d'arts différents (roman, opéra, poème, théâtre), d'époques différentes (de l'Antiquité au XX^{ème} siècle), mais toutes reliées par un point commun : elles sont marquantes, à tel point que beaucoup les connaissent par cœur, ou les reconnaissent à la lecture ou à l'écoute. Que ce soit une scène d'exposition au théâtre, un incipit dans un roman, ou une ouverture dans un opéra, tout est relié au fait que l'intégralité de l'œuvre n'est pas offerte immédiatement à l'appréciation du spectateur, au contraire d'un tableau ou d'une sculpture par exemple. Ce n'est pas pour rien que l'incipit d'un roman est peut-être la partie la plus dure à écrire, que l'ouverture d'un opéra est écrite en dernier : ce sont des éléments absolument essentiels et capitaux dans une œuvre, ce que retient souvent l'auditeur ou le spectateur. De ce fait, chaque courant artistique et chaque type d'arts ont consacré une importance particulière à ces ouvertures, et leur ont donné des codes, un cadre fixe, à chaque fois pour des considérations liées au contexte dans lequel elles prennent place.

Introduire par la musique : ouvertures et préludes

La notion de temps est absolument cruciale en musique, puisque chaque exécution d'un morceau est un événement admettant un début et une fin. Selon les genres, la structure temporelle d'une œuvre peut fortement varier : les concertos ou les symphonies se décomposent en mouvements, les opéras en actes, les chansons en couplets et refrains. Mais le début d'une œuvre revêt d'une importance particulière puisque c'est à ce moment-là que l'auditeur est préparé à "entrer" dans l'œuvre.

En **opéra**, le début d'une œuvre est particulièrement identifiable. On parle d'**ouverture**. En opéra, et de manière plus générale en musique, une ouverture est une pièce symphonique (instrumentale), jouée à rideau fermé avant une représentation d'opéra, voire avant tout un spectacle. Les premières ouvertures référencées sont attribuées à **Claudio Monteverdi** (1567 - 1643), père de l'opéra. **Dans l'opéra, l'ouverture est un genre codifié, où les thèmes principaux de l'œuvre sont exposés.**

On distingue deux types d'ouvertures. Une ouverture à la française est sous la forme d'un mouvement lent et solennel, au rythme martial, puis un mouvement vif, souvent fugué, et enfin une conclusion lente, qui peut être une reprise du premier thème. Les ouvertures à l'italienne sont formées par la succession d'un mouvement rapide et mélodique, d'un mouvement lent et majestueux, puis d'une reprise du premier mouvement.



Orchestre en fosse à l'opéra de Minsk. Le rideau est encore fermé, l'orchestre s'apprête à jouer l'ouverture.

Les ouvertures ne sont pas les seules pièces ayant le rôle d'introduire la musique. Si les ouvertures sont jouées à rideau fermé et isolées de l'œuvre qui s'ensuit, les préludes (du latin *prae* : ce qui précède, et *ludere*, jouer), historiquement, n'étaient pas séparés de l'œuvre qui suit. L'œuvre qui suit n'étant par ailleurs pas nécessairement un opéra, puisqu'on trouve des préludes pour des sonates, fugues comme pour des opéras, voire seules ou regroupées en cycle.

Wagner & le Hollandais Volant : le début d'un nouveau genre d'opéra

Le Vaisseau Fantôme (1843) (*Der Fliegende Holländer* en allemand, littéralement *Le Hollandais Volant*) est le premier opéra où le génie et le style propre de Richard Wagner se sont révélés. Le thème, et surtout l'écriture musicale, sont très représentatifs du compositeur, et l'ouverture en est l'un des exemples les plus frappants.

Imposante, impressionnante, ce sont les premiers mots qui viennent à l'esprit lorsqu'on l'entend. On retrouve une des caractéristiques de la musique wagnérienne, l'utilisation presque abusive des cuivres et des crescendi puissants : l'auditeur n'a pas d'autres choix que d'être emporté par la musique. Cette grandiloquence, presque exagérée, permet de mettre en musique un océan sous la tempête (lieu de l'intrigue, puisque le *Hollandais Volant* est un marin maudit) : les vagues qui se dressent, qui se fracassent sous un vent violent, mais aussi le calme qui revient une fois les nuages passés.

Au-delà des sensations qu'il fait passer par la musique, et de mettre un cadre à l'œuvre qui va suivre, Wagner inaugure aussi dans cette ouverture les bases de ce qui deviendra sa manière de composer, en particulier par l'usage des leitmotifs. Tous les motifs qui apparaîtront dans l'opéra sont présents dans l'ouverture : le sombre motif du *Hollandais*, d'abord joué avec puissance par les cuivres dans le passage de tempête, puis plus doucement par les bois lorsque le calme revient sur l'eau ; la ballade de Senta (la jeune fille qui va tomber amoureuse du *Hollandais*), dont seulement le début de la deuxième partie est joué, évoque sa douceur ; enfin le thème de l'océan, présent presque de bout en bout, souvent en accompagnement, parfois en tant que tel. Ainsi, cette ouverture peut-être considérée comme « *la narration éloquente et musicale de l'opéra* » (Gustave Kobbé), là est tout le génie de Wagner.

Aux XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles, les **préludes** étaient des "intonazione", improvisations permettant de vérifier l'accord de l'instrument (à l'époque, certains instruments se désaccordaient très vite), à l'interprète de s'accommoder à l'instrument, et de s'échauffer. Au XIX^{ème} siècle, le genre se précise, et prend ses lettres de noblesse avec **Chopin**, des traités sur l'art de préluder voient le jour. Le genre ne disparaît pas par la suite, et au cours des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles, de nombreux compositeurs écrivent des préludes et cycles de

préludes. Citons **Debussy**, **Respighi**, **Rachmaninov** et **Chostakovitch**.

"Le prélude est une forme de musique absolue, destinée comme son nom l'indique, à être jouée avant un morceau de musique plus important ou comme introduction à une certaine fonction. La forme s'est toutefois étendue à de la musique tout à fait indépendante."

Sergueï Rachmaninov

Même si le terme d'ouverture est immédiatement lié à la musique et à l'opéra, c'est une thématique qui est largement présente dans d'autres formes d'art, en particulier en littérature. Et des similarités se retrouvent dans l'évolution des styles des œuvres romanesques, musicales et théâtrales.

Au matin d'un texte, scène d'expositions et incipit

Le théâtre se rapproche de la musique puisqu'il s'agit également d'un spectacle vivant. "L'ouverture" pour une pièce de théâtre qui vient alors naturellement à l'esprit sont **les coups qui précèdent le lever de rideau**. Les coups sont le plus souvent au nombre de trois, mais parfois neuf, onze ou douze ; l'explication de leur nombre demeurant encore floue. Ce qui est certain en revanche, est qu'ils servaient à **attirer l'attention du public** avant l'entrée des acteurs, d'autant que les salles étaient bruyantes, et que contrairement à aujourd'hui, il n'y avait pas d'extinction des lumières. On retrouve essentiellement le rôle des intonazione lors des concerts. Il en est de même dans les premières scènes de pièces précoces comme celles de **Shakespeare** : dans **Roméo et Juliette**, le dramaturge enchaîne les allusions sexuelles pour capter l'attention de son auditoire, avant de mettre en scène les confessions amoureuses de Roméo à son cousin Benvolio, qui met un cadre à la pièce et donne un début à l'intrigue.

Petit à petit, les scènes d'expositions, suivant une chronologie assez similaire à celle des ouvertures en musique, se développent. Dès le Grand Siècle en France, les écrivains, qu'ils soient tragiques ou comiques, donnent à voir **l'ambiance ou l'ancrage du style de la pièce dès le début**. Ainsi, dans **Tartuffe**, **Molière** met dans la bouche de Madame Pernelle toute sa critique de l'hypocrisie des salons de la cour de Louis XIV ; dans **Britannicus**, **Racine** insiste sur le fait que la première scène se déroule le matin au lever de Néron, et qu'il respecte ainsi la règle des 24 heures éditée par Boileau pour inscrire clairement sa pièce

Les préludes pour piano, de Chopin à Rachmaninov

L'histoire du piano est intimement liée au nom de Frédéric Chopin, pianiste et compositeur franco-polonais. Une des œuvres les plus connues et les plus jouées de Chopin est son cycle de vingt-quatre préludes. Il y a un prélude par tonalité majeure et mineure, et l'ensemble suit le cycle des quintes, chacun dans une couleur qui lui est propre. Les préludes de Chopin, comme ceux de Debussy et de Rachmaninov, n'ont pas forcément vocation à être joués pour précéder une autre œuvre, mais peuvent être considérés comme des pièces à part entière.



Frédéric Chopin (1810-1849) Claude Debussy (1862 - 1918)

Les vingt-quatre préludes de Claude Debussy ont chacun été pensés de manière indépendante, consacrant alors le style pianistique de Debussy. Ces préludes ont une forme très libre, et invitent l'auditeur à découvrir des sensations et s'imprégner des atmosphères suggérées par les titres des préludes : *Le vent dans la plaine*, *Des pas sur la neige*, *Brouillards*, *Feux d'artifice...*



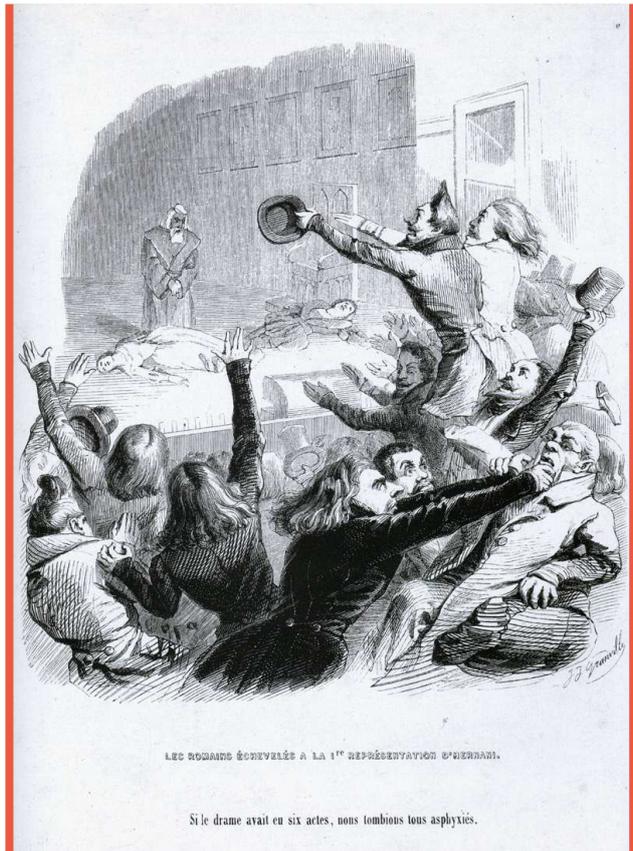
Sergueï Rachmaninov (1873 - 1943) composa également vingt-quatre préludes dans toutes les tonalités majeures et mineures, en écho à Chopin, bien qu'ils aient été composés à des dates éloignées, et regroupés en plusieurs opus (*Op. 3.*, 1892, *Op. 32.*, 1903 et *Op. 32.*, 1910). Au nombre s'ajoute un style romantique

affirmant la référence à Chopin, bien que les préludes de Rachmaninov prennent des accents typiquement russes.

dans le cadre du classicisme. De la même manière, dans *La Princesse de Clèves*, *Madame de La Fayette* décrit dans les premiers chapitres la cour comme un lieu froid, plein d'hypocrisie, leitmotiv que l'on retrouvera dans l'ensemble du roman, et plus généralement dans l'œuvre de l'auteur.

Cette tendance va crescendo jusqu'au XIX^{ème} siècle. Dans le roman, le réalisme pousse les auteurs à donner des **descriptions extrêmement détaillées du contexte** dans lequel leurs personnages sont plongés. Il en résulte des débuts d'œuvres présentant un condensé de ce qui sera présenté au lecteur par la suite. Dans *La Recherche de l'Absolu*, *Balzac* peint toute la ville de Douai et le caractère de la famille du personnage principal, ce qui laisse appréhender au lecteur l'ensemble de l'œuvre. Au théâtre, il n'est même pas nécessaire de passer par de longues tirades pour résumer la pièce : dans *Hernani*, *Victor Hugo* déconstruit dès le premier vers l'alexandrin classique par une césure au milieu d'une phrase (ce qui causa d'ailleurs la très célèbre Bataille d'Hernani entre conservateurs et modernistes, qui consacra le drame romantique comme genre à part entière) :

« *Serait-ce déjà lui ? C'est bien à l'escalier
Dérobé. [...]* »



Les Romains échevelés à la première représentation d'Hernani, gravure de Grabdville (1836).

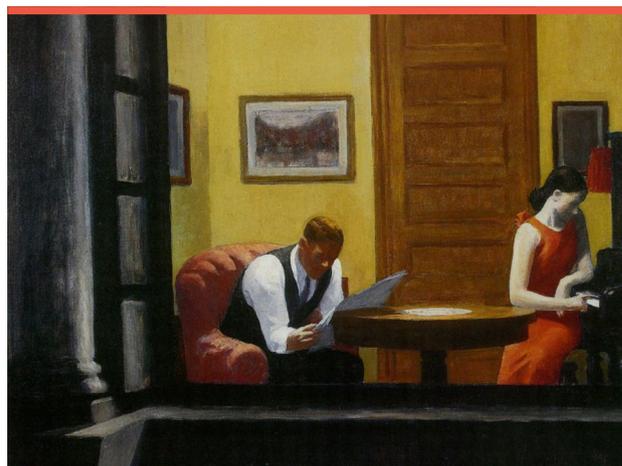
Par ces simples vers, **Hugo** résume toute la nouveauté et l'innovation de sa pièce, sans passer par des longues tirades. De la même manière qu'en musique, plus le XIX^{ème} siècle avance, plus cette tendance de donner à voir l'œuvre dès son ouverture est marquée. Et comme en musique, le XX^{ème} siècle va déconstruire violemment cette tendance en prenant ostensiblement le contrepied de ce qui se faisait jusque là.

.....

« A la fois au théâtre et dans les romans, les auteurs modernes décident de rompre avec les règles contraignantes jusqu'alors en vigueur »

.....

En effet, à la fois au théâtre et dans les romans, les auteurs modernes décident de rompre avec les règles contraignantes jusqu'alors en vigueur. Par exemple, dans *Une Saison au Congo*, **Aimé Césaire** met en scène des personnages mineurs (un bonimenteur, des policiers belges) discourant des avantages de l'importation de la bière européenne, donnant une vague idée du contexte dans lequel l'intrigue va se tenir, et des thèmes dans laquelle elle s'inscrit, mais sans donner la moindre information supplémentaire par rapport à l'intrigue. Le théâtre de l'absurde va même pousser ce mouvement jusqu'à des situations incohérentes : *Fin de partie* de **Beckett** commence par "C'est fini, c'est presque fini, ça va bientôt finir" ! La scène d'exposition est tout à fait déconstruite de sa fonction originale. Comme évoqué précédemment, un phénomène similaire se retrouve dans le genre du Nouveau Roman. Dans *Moderato cantabile*, **Marguerite Duras** écrit un incipit *in medias res*, c'est-à-dire un premier chapitre directement dans l'action, sans prendre le temps de présenter ses personnages ou d'amener quelque introduction. Ce procédé est loin d'être nouveau, **Zola** dans *Germinal*, **Flaubert** dans *Madame Bovary* en avaient déjà écrit bien avant elle. Mais ce qui fait sa nouveauté, c'est le peu d'informations apparentes données par le texte. D'ailleurs, d'un point de vue purement stylistique, cet incipit est très particulier, puisqu'il s'agit essentiellement de dialogues, aucune narration ne permet de descriptions d'aucun des personnages, du lieu ou de la temporalité dans laquelle s'inscrit l'action. Mais ce sont des petits détails implicites qui doivent piquer la curiosité du lecteur et attirer son attention pour lui donner les clefs de compréhension de l'œuvre. Ainsi, le seul fait que les personnages entendent la sirène d'un navire de plaisance doit faire comprendre au lecteur le fait que l'action se situe dans une ville portuaire à la belle saison ! Autrement dit, l'incipit sert ici de nouveau à capter l'attention du lecteur, à le forcer à être attentif, au contraire des premiers chapitres des romans balzacien. Le retour à l'origine, par des voies tout à fait détournées, est frappant : **Shakespeare** devait employer des allusions salaces, **Marguerite Duras**



Room in New York, 1932, huile sur toile, Edward Hopper.

donne, elle, simplement d'infimes détails cachés au beau milieu d'un dialogue, mais le résultat ou du moins la visée est la même !

Comme les trois coups au théâtre, les ouvertures des opéras et les incipit des romans ont avant tout le rôle d'introduire l'œuvre au spectateur. Cette fonction peut être remplie de différentes manières : en décrivant l'environnement pour donner les clés de compréhension, en plongeant directement dans l'action ou dans l'ambiance, en introduisant les thèmes qui seront présents par la suite. Cependant, cette ouverture n'est pas uniquement tournée vers le spectateur, mais aussi vers les artistes, pour leur permettre de se chauffer avant la performance. Ouvrir une œuvre est un art à part entière. Aussi certaines ouvertures se sont progressivement détachées de l'œuvre jusqu'à donner naissance à de nouveaux genres comme les préludes.

L'importance de l'ouverture tient du fait qu'elle exacerbe la perception qu'on a d'une œuvre, puisque c'est elle qui est à l'interface entre le monde extérieur et celui qu'elle a à nous offrir. ●



Fin de partie, 2011, mise en scène par Alain Françon, Théâtre de la Madeleine.

Impression, soleil couchant

Baptiste Baud [Hiatus]



mpression, soleil levant. L'un des tableaux phares de l'impressionnisme – c'est lui qui a donné son nom au mouvement – et de Claude Monet, peut-être même le plus connu, celui qui représente le mieux la vision de l'art que le mouvement défendait, celui de capturer l'instant sur la toile. Au-delà de son importance dans l'Histoire de l'art, ce tableau s'inscrit dans une longue lignée de peintres qui ont représenté des crépuscules, des levers ou des couchers de soleil – entre autres, William Turner et Eugène Delacroix. De manière plus large, l'art pictural se demande : comment représenter la lumière avec un pinceau ? Comment faire apparaître des phénomènes lumineux aussi subtils et les retransmettre ? En parallèle de nouveaux courants de pensées, de nombreuses avancées techniques ainsi que scientifiques ont tenté d'y répondre.

Le Moyen-Âge ou la lumière divine

Pendant toute l'Antiquité, même si les scientifiques ont étudié certaines propriétés de la lumière, ces considérations n'ont pas atteint les artistes. Les fonds des oeuvres restaient unis, et les artistes préféreraient se concentrer sur les personnages plutôt que sur les arrières-plans. Un des exemples marquants sont les fresques de Pompéi, dont les fonds sont monochromes en fonction des pièces, voire parfois des maisons entières. C'est le christianisme qui amena les premières approches de la lumière dans les œuvres picturales.

Suivant la doctrine chrétienne, la lumière vient exclusivement de Dieu et du ciel. La lumière est donc l'incarnation du divin, de la perfection, et la peinture étant presque exclusivement religieuse, cette manière de voir n'est pas remise en question. C'est alors dans l'Empire byzantin qu'apparaît la technique du fond d'or, repris massivement pendant toute l'époque médiévale, et qui reprend toute la symbolique donnée à la lumière : parfaite (donc équitable sur tout le tableau), sans imprévue, venant de Dieu (et donc exceptionnelle, d'où l'utilisation de la couleur dorée). Les quelques autres oeuvres de l'époque sont des portraits, où les fonds sont unis, souvent de couleur verte, et des tableaux commandés par les nobles. Des tableaux représentant donc des événements importants, des batailles, des mariages, des entrevues entre chefs d'états. Dans cette perspective, ce n'est pas le réalisme qui doit prévaloir, mais la symbolique : la taille des personnages varie



Impression, soleil levant, Claude Monet, 1872, Musée Marmottan, Paris.

selon leur importance hiérarchique et ils doivent être reconnaissables au premier coup d'œil grâce à leurs attributs – aucune place pour mettre en valeur des effets lumineux. On parle de perspective hiérarchique ou symbolique. Le but n'est pas de figurer la réalité, mais de raconter une histoire sans mots.



Le Couronnement de la Vierge, Fra Angelico, 1434-1435, Galerie des Offices, Florence.

Les révolutions techniques, scientifiques et humanistes de la Renaissance

C'est au cours de la Renaissance qu'ont eu lieu les développements les plus importants autour de la question de la lumière dans la peinture. Les avancées qui en sont ressorties ne sont pas uniquement techniques, elles prennent place dans un mouvement plus global, à la fois artistique et culturel.

.....

« *Cependant, on est toujours plus proche de considérations symboliques du message divin que d'un véritable travail sur la lumière.* »

.....

Avec l'humanisme replaçant l'Homme et la nature au centre des considérations, le premier développement n'est ni artistique ni technique mais culturel et social. En effet, pour rester fidèle à la réalité, les considérations humanistes vont pousser les peintres à représenter le monde le plus fidèlement possible : fini les personnages immenses parce qu'ils sont nobles, fini les personnages plats. La place est désormais faite pour travailler l'arrière-plan des tableaux. Surtout, les premiers essais réalistes centrés autour de la lumière voient le jour. **Fra Angelico** – peintre florentin du XVe siècle – a bien tenté des essais, notamment pour des Annonciations, où un rayon de lumière frappe la Vierge. Cependant, on est toujours plus proche de considérations symboliques du message divin que d'un véritable travail sur la lumière. Le premier peintre à porter une attention particulière à ces questions est **Giotto**, environ un siècle plus tôt. Il étudie particulièrement les ombres et les sources de lumière, qui ne sont plus le ciel ni Dieu, mais bien des éléments naturels inclus dans le tableau.

Une révolution plus profonde est à trouver du côté des sciences et de la technique qui développent notamment la perspective. Cette avancée majeure a été compilée par celui qui est connu essentiellement pour être architecte, bien qu'il ait aussi été peintre, sculpteur et orfèvre : le Florentin **Filippo Brunelleschi**. Avec la redécouverte des travaux géométriques d'Euclide, il développe la perspective linéaire, qui s'appuie majoritairement sur une construction mathématique de la projection de l'espace sur un plan, en supposant que le spectateur soit situé au milieu du tableau, comme s'il regardait à travers une fenêtre. Par la suite, même si cette construction est académique, systématique, et parfois un peu artificielle, elle permet d'initier un questionnement sur les ombres.

Un problème technique se pose alors : créer des ombres en dépit d'une palette de couleurs très restreinte. Cette précarité est causée par le prix élevé des pigments et par une utilisation de ces derniers inapte à reproduire de la profondeur. Pour rappel, la fabrication de peinture

est jusque-là à base d'un mélange d'œufs et de pigments naturels. La révolution picturale émerge du peintre flamand **Jan Van Eyck** qui démocratise la peinture à l'huile. Bien que ce liant restreigne le peintre pour faire des couleurs très lumineuses (à moins d'y mettre le prix, comme pour le lapis-lazuli merveilleux pour la création de bleus célestes), il leur permet de travailler en couches successives, parfois presque transparentes, pour créer de nombreux effets visuels. A la fois les ombres, la lumière des tableaux, les textures de chair et des vêtements des personnages se retrouvent magnifiés. L'exemple le plus connu de cette nouvelle technique est sans aucun doute **La Joconde**. Pour cette toile, **Léonard de Vinci**, avec une technique appelée sfumato, octroient cet effet de transparence au vêtement de la femme au sourire mystérieux.

La peinture à l'huile permet ainsi de jouer sur des effets de lumière à l'intérieur même des tableaux. De par l'épanouissement de l'humanisme, les sujets des œuvres se diversifient pour sortir du cadre uniquement religieux. De ce fait, les sources de lumière à l'intérieur des tableaux se renouvellent – on passe d'une lumière spirituelle à une lumière naturelle – et prennent une nouvelle signification. Chez **Vermeer**, et plus généralement pour les peintres de l'École hollandaise au XVII^{ème} siècle, les fenêtres occupent une place centrale, pour permettre justement d'avoir une source de lumière à l'intérieur du tableau, et donc de jouer avec des effets lumineux.



La femme à la balance, Johannes Vermeer, 1665, National Gallery of Arts, Washington, D.C.



La Vocation de Saint Matthieu, Le Caravage, 1600, Église Saint Louis des Français, Rome.

Ce jeu avec la lumière est aussi renforcé par le fait que les artistes veulent désormais mettre en valeur certains éléments du tableau, ainsi que les contrastes du tableau, en particulier pour les personnages. La technique la plus marquante autour de cette volonté de représentation est sûrement le *chiaroscuro* (le clair-obscur), dont les représentations les plus mémorables proviennent du **Caravage** (1571-1610, peintre italien) et de tous ceux qui se sont inspirés de lui. Ses tableaux suivent souvent un même modèle de construction. Un ou plusieurs éléments du tableau sont partiellement et fortement éclairés, à la fois pour les mettre en valeur

aux yeux du spectateur, mais aussi pour insister sur les tensions qu'ils incarnent, alors que le reste de la scène reste dans l'ombre. Dans *La Vocation de Saint Matthieu*, l'artiste met en scène un épisode de l'Évangile dans lequel le Christ, amené par Pierre, rencontre Matthieu. Dans le tableau, le Christ (avec une auréole) et Pierre apparaissent dans l'ombre, loin du centre du tableau (une hérésie pour les peintres du Moyen-Âge !), alors que l'accent est mis sur les personnages assis à table dont Matthieu (l'identification n'est pas formelle pour les historiens cependant). Le personnage de gauche, qui compte son argent, est l'exemple typique du point

évoqué précédemment : la lumière est mise sur lui, mais l'ombre permet d'entrevoir ses défauts, ses contrastes, notamment sa cupidité (il compte son argent alors que des invités entrent chez lui). Autre point remarquable de ce tableau, caractéristique des préoccupations des peintres de la Renaissance : ce tableau est positionné dans une église romaine, de telle sorte que la lumière naturelle de l'extérieur soit prolongée par la lumière du tableau, c'est-à-dire venant de la droite. Tous ces aspects ont participé à la grande révolution de la Renaissance concernant la lumière dans les tableaux. Les enseignements tirés de cette période vont se répandre à travers toute l'Europe et seront encore suivis pour la plupart jusqu'à l'orée de XIX^{ème} siècle.

Au XIX^{ème}, le Peintre de la Lumière laisse sa place à la nouvelle garde.

Jusqu'à la toute fin du XVIII^{ème}, la vision de la lumière par les peintres ne va que très peu changer : les techniques restent essentiellement mêmes, les artistes s'inspirent beaucoup de ce qui a été fait pendant la Renaissance. **Nicolas Poussin** (peintre français du

XVIII^{ème} siècle), découvre durant un séjour à Rome les œuvres du Caravage, et va reprendre des constructions similaires. Les changements vont cette fois-ci venir de l'autre côté de la Manche par celui qui sera surnommé par la suite le « Peintre de la Lumière ».

C'est effectivement par **Turner** qu'une transition va s'effectuer dans l'art pictural européen. Ce peintre anglais, qui peignait beaucoup en voyageant, a consacré une attention très particulière à la lumière, à telle point que la lumière est pratiquement devenue le sujet de ses tableaux, alors que l'objet où l'évènement représenté ne devenait qu'un prétexte pour mettre en valeur des effets lumineux. Il s'intéressait tout particulièrement aux reflets, que ce soit sur l'eau ou sur les bâtiments, ainsi qu'aux effets lumineux des rayons qui traversent les nuages, la brume ou la vapeur d'eau. Créer ces effets lui était rendu possible grâce à l'utilisation de l'aquarelle, ce qui lui permettait de peindre plus vite et de capturer l'instant. Sa conception de la peinture est allée jusqu'à presque supprimer les contours des objets, pour ne laisser que les couleurs et les effets lumineux.

Le dernier voyage du Téméraire, William Turner, 1839, Tate Modern, Londres.





Jour d'été, Berthe Morisot, 1879, National Gallery, Londres.

.....

« L'eau, la neige, la fumée, les nuages, deviennent les objets favoris des peintres. »

.....

Cette manière de voir la peinture, ainsi que les travaux scientifiques sur la lumière au cours du siècle, ont fortement inspiré les peintres impressionnistes lors du développement de leur mouvement. Pour citer l'auteur **Joris-Karl Huysmans** :

« L'École nouvelle [l'impressionnisme] proclamait cette vérité scientifique : que la grande lumière décolore les tons, que la silhouette, que la couleur, par exemple, d'une maison ou d'un arbre, peints dans une chambre close, diffèrent absolument de la silhouette et de la couleur de la maison ou de l'arbre, peints sous le ciel même, dans le plein air. »

De ce fait, un peintre comme **Auguste Renoir** insiste sur le fait que le blanc n'existe pas dans la nature, et ne va plus travailler qu'avec des teintes colorées. L'eau, la neige, la fumée, les nuages, deviennent les objets favoris des peintres. Mais, de manière assez remarquable, ce ne sont pas les figures proéminentes du mouvement qui ont mené

le principe le plus loin, mais plutôt des peintres comme **Berthe Morisot** ou **Georges Seurat**. Dans les œuvres de la première, les contours deviennent tellement légers qu'il devient difficile d'en distinguer la limite ; le second est celui qui a mené le plus loin l'initiative du pointillisme, où les contours sont certes plus clairs, mais où la technique de peinture est révolutionnaire : n'utiliser que des points qui ont des couleurs différentes lorsqu'ils sont côte à côte permet des effets visuels jusque-là impossible, en particulier sur les pelouses.

Il est néanmoins remarquable que la Renaissance ait consacré la peinture à l'huile, qui séchait lentement, rendant possible un travail lent et minutieux pour appliquer de nombreuses couches, alors qu'au XIXème, la peinture était beaucoup plus rapide, basée sur la sensation, sur la captation du moment. Ceci montre que l'évolution de la peinture de la lumière n'est pas uniquement due à l'amélioration des techniques artistiques : des éléments scientifiques, sociaux ou culturels, ont aussi participé à cette lente construction. La lumière n'est pas importante uniquement à l'intérieur du tableau, mais aussi à l'extérieur : encore aujourd'hui, il faut favoriser certaines teintes de lumières pour les expositions. Plus qu'un simple élément, la lumière fait partie intégrante de la réflexion artistique. •

CRÉPUSCULES SUR TOUS LES PLANS



antôt marqueur d'espoir ou d'amour, de signe avant-coureur d'une fin proche ou inscrivant l'œuvre dans un univers fantastique, les plans de crépuscules sont innombrables au cinéma. Chacun ancre l'œuvre dans une atmosphère singulière, mettant en exergue l'importance de la mise en scène.

Le crépuscule est communément associé au temps qui passe, et plus encore à une vie qui approche de sa fin. Dans *Une histoire vraie*, David Lynch utilise ce symbole à maintes reprises. Alvin, 73 ans, a décidé de traverser l'Amérique à bord de son tracteur-tondeuse pour aller voir son frère mourant. Son absurde voyage est cadencé par les plans de coucher de soleil successifs, représentant à la fois le rythme lent de la traversée que l'inéluctable mort des protagonistes.



LYNCH, David (réalisateur). *Une histoire vraie* [film]. Buena Vista Pictures Distribution, 1999, 112 minutes.

Une autre représentation visuelle classique du crépuscule au cinéma est associée à l'idée d'espoir et de renouveau. C'est notamment le cas dans deux des films les plus célèbres du cinéma américain du XX^{ème} siècle : *2001, l'odyssée de l'espace* et *Star Wars, épisode IV : Un nouvel espoir*. Au début de ces deux films, une scène de crépuscule met en avant un changement qui génère le début du récit. Dans le film de Stanley Kubrick, l'apparition du soleil est visuellement comparée à l'émergence d'une première technologie chez l'ancêtre des hommes, avec l'utilisation d'os en tant qu'arme. Dans la saga *Star Wars*, l'apparition des deux soleils est porteuse d'espoir pour Luke Skywalker, dont le périple va bientôt commencer. Dans ces deux cas, l'aube accompagne le début du récit en faisant émerger un nouveau jour, une nouvelle épopée.

Dans *Titanic* de James Cameron (1997), le coucher de soleil est associé à l'amour. Après s'être échappée d'un repas mondain, Rose (interprétée par Kate Winslet) monte à l'avant du bateau où elle retrouve Jack (joué par Leonardo DiCaprio). Il l'emmène alors sur la proue du Titanic pour observer le paysage sous un coucher de soleil. Le début de leur amour est dévoilé par la mise en scène, James Cameron utilisant le symbolisme du coucher de soleil pour refléter l'amour entre ses personnages.

Paradoxalement, le crépuscule est aussi relié à la panique et à la peur de l'inconnu. En effet, le crépuscule est un phénomène inévitable et impliquant un changement, en tant que phase transitoire. Par exemple dans *Melancholia* de Lars von Trier, un constat s'impose au spectateur avant même le début de l'histoire : une planète va entrer en collision avec la Terre. Les personnages, ignorant ce fait pendant la première moitié du récit, vont par la suite être forcés d'accepter l'inévitable. Mais avant de s'y résoudre, ils sont pris de panique et commencent à agir de manière irrationnelle. Ainsi, d'abord effrayés par la planète qui se rapproche, les personnages acceptent ensuite la mort au fur et à mesure qu'arrive le crépuscule annonçant la fin du monde.

Enfin, le crépuscule est un élément essentiel dans l'univers fantastique et est donc omniprésent dans *Dracula* de Francis Ford Coppola. Le réalisateur ne se limite pas qu'au fond (Dracula n'est en pleine possession de ses pouvoirs que la nuit), il utilise aussi des plans crépusculaires afin d'immerger le spectateur dans son univers fantastique et sanguinaire. Ainsi, la bataille menée par le comte Dracula au début du film est montrée sous un coucher de soleil rougeoyant, comme imbibé de sang. Jonathan Harker arrive ensuite



LUCAS, George (réalisateur). *Star Wars, épisode IV : Un nouvel espoir* [film]. 20th Century Fox, 1977, 121 minutes.

en Transylvanie sous un ciel rouge flamboyant associé au sang dont raffole Dracula : il arrive maintenant sur les terres du vampire, dont les yeux apparaissent même dans le ciel. La réalisation fait alors corps avec le récit en utilisant la symbolique du crépuscule. •



Cet article a été écrit par Paul Castéras et Thomas Traversié pour le CinéClub de CentraleSupélec.



VON TIER, Lars (réalisateur). *Melancholia* [film]. Nordisk Film, 2011, 130 minutes.

FORD COPPOLA, Francis (réalisateur). *Dracula* [film]. Columbia Pictures, 1992, 128 minutes.

A l'ombre de la raison

Paul Castéras & Julien Rosenberger [Hiatus]

Selon **Michel Foucault**, la folie représente “le plus vif de nos dangers et notre vérité, peut-être, la plus proche” puisque la mieux partagée. Elle est employée à tort et à travers pour décrire le dérèglement mental, l’absence de raison, aussi bien qu’une soirée un peu arrosée. C’est au XVII^{ème} siècle que **Descartes** impose la dichotomie entre la folie et la raison au profit de la dernière. Dès lors, la folie devient ce qui sort du cadre social, de la majorité, comme l’écrit **Eugène Ionesco** dans *Rhinocéros* : « *La Raison c’est la folie du plus fort. La raison du moins fort c’est de la folie.* » On conçoit ici la folie comme crépuscule de la raison : la folie est cette frontière – souvent étroite – entre imaginaire et réel, émotion et raison, et rappelle le passage du jour clair et chaleureux à la nuit sombre et froide, où il est difficile de toujours être sûr de ce que l’on aperçoit et d’où émergent des craintes. Pour mieux la définir que par opposition à la raison et quelque part briser cette séparation, la psychiatrie utilise les termes de névrose et psychose.

Naissant d’un conflit inconscient, la névrose est un état de conscience de ses troubles psychiques

modifiant le comportement et créant des angoisses sans rupture avec la réalité pour autant.

De même origine, la psychose désigne un état de décalage avec la réalité et celui qui en souffre observe parfois la confrontation de son imaginaire avec le réel.

Don Quijote est une première illustration de personnage frappé de psychoses. En effet, sans crainte d’anachronisme, il se fit chevalier errant et s’engouffra dans un monde médiéval rempli de princesses et de géants – là où il n’y a que paysannes et moulins à vent. Ses trois escapades se conclurent à chaque fois par un échec, des blessures et la raillerie de la part de ceux qu’il souhaitait aider. D’ailleurs, si enfermé dans son aventure, il n’écoutait pas ses amis, un guérisseur et un coiffeur, lorsqu’ils lui conseillaient à plusieurs reprises de calmement rentrer chez lui. Ces derniers durent se déguiser eux-mêmes en chevaliers et affronter **Don Quijote** en duel pour finalement avoir une voix.

Cette rupture avec la réalité est d’autant plus soutenue dans le fantastique, genre qui concilie le

surnaturel avec le réel, les ténèbres avec la lumière, pour renforcer le doute qu'il instigue chez le lecteur. Ainsi pouvons-nous penser au *Cas étrange du Dr Jekyll et de Mr Hyde*. Alors que les rues de Londres commencent à entendre les méfaits d'un certain Mr Hyde que personne ne trouve et qui n'arrive à être décrit autrement que comme le Mal incarné, un brillant scientifique passionné de chimie, le Dr Jekyll, semble être la seule personne à le connaître. Bien plus qu'une simple connaissance, le lecteur apprend au fil des pages que Mr Hyde est ce que le Dr Jekyll a réussi à faire émerger de sa propre personnalité grâce à un mélange hasardeux. Mr Hyde incarne son instinct sauvage, son insouciance démoniaque, sa jeunesse, son double libre de toute morale coercitive qui règne dans l'Angleterre victorienne : il n'aspire qu'à jouir de l'instant présent. Son ignominie ébranle des personnages aux apparences vertueuses comme l'avoué Utterson ainsi que le lecteur sans pour autant que *Stevenson* ait besoin d'exalter la violence. Vient alors ces terribles questions : suis-je les limites que je me suis fixées et qui m'ont été posées ? Faut-il condamner le plaisir ou bien le libérer ?



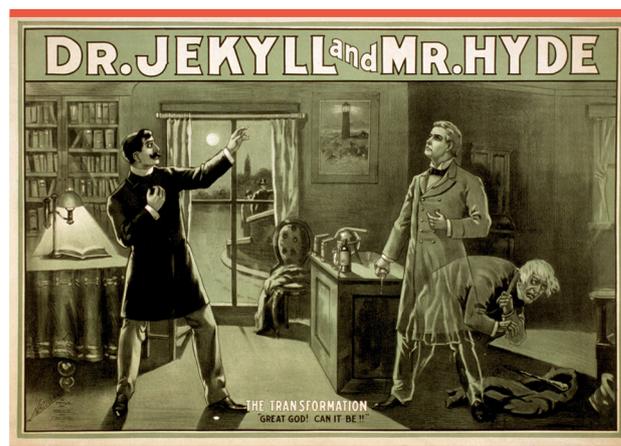
Ensuite, nous pourrions nous demander : *d'où naissent ces maladies mentales ? Qu'est-ce qui cause le crépuscule de la raison ?*

Selon *Ronald Laing*, fondateur de l'antipsychiatrie, elles représentent une stratégie spéciale conçue pour surmonter des conditions impossibles et résoudre des contradictions. Un exemple serait Robinson Crusoé, dans le film *Seul au monde*, qui s'invente un ami imaginaire – le ballon Wilson – pour vaincre sa solitude.

Ci-dessous, Chuck Noland (interprété par Tom Hanks) et Wilson (interprété par un ballon de volley-ball) dans *Seul au monde*.



ZEMECKIS, Robert (réalisateur). *Seul au monde* [film]. 20th Century Fox, 2000, 143 minutes.



Affiche de l'adaptation théâtrale du *Cas étrange du Dr Jekyll et de Mr Hyde*, publiée par National Printing & Engraving Company de Chicago.

Cependant, comment résoudre les contradictions que nul ne peut étier lorsque la raison subsiste ? Comment survivre lorsqu'on ne peut se détourner des paradoxes, des divorces, des sauts opérés pour répondre aux oppositions ? Bienvenue dans l'absurde, où vous pouvez comme Meursault dans *L'Étranger* être condamné pour votre insensibilité, pour ne pas vous conformer aux normes sociales.

Là est l'os ! Hélas ! Puisque du fait que le fou connaisse les normes sociales, l'être considéré fou intériorise un conflit entre ce qu'il veut être et ce qu'on lui demande d'être, un conflit entre pulsion et raison. C'est alors que la folie se renforce ou se crée en définissant de nouvelles normes morales afin de résoudre ce conflit. Dans le roman d'*Oscar Wilde*, la folie va ainsi rattraper Dorian Gray qui, en étant doté d'une beauté immuable, devient peu à peu insensible à ce qu'il se passe autour de lui. Ainsi, alors que sa future épouse vient de se suicider, il commence à trouver de la beauté dans ce geste tragique pour expliquer son absence de chagrin. En dépit de toute morale conventionnelle, le héros justifie alors progressivement ses agissements les plus ignobles par sa recherche du beau et crée alors artificiellement sa propre morale.



Par conséquent, la folie est un saut quittant la lumière de la raison pour un monde obscur car incompris, et peut, par suite, isoler celui qui la porte. Cette solitude a la capacité d'approfondir cette rupture et engendrer un cercle vicieux. Cependant, contrairement à ce que pensait Descartes, l'être humain n'est pas une machine ; il n'est pas que pure raison et logique. Il doit parfois accepter de s'aventurer ailleurs. •

Les crépuscules dans la mythologie et les religions

Julien Rosenberger [Hiatus]



l'origine méconnue et suivant un mécanisme difficile à expliquer, le Soleil a alimenté de nombreux mythes et légendes. Par conséquent, nous vous proposons ici un tour non-exhaustif de la conception de l'aube et du coucher du Soleil ainsi que des rites y ayant attiré dans différentes mythologies et religions qui ont su s'imposer dans l'Histoire.

Dans un premier temps, nous constatons qu'un réel optimisme se dégage de l'aube. En effet, l'aube est un symbole de joie et de renouveau.

Amaterasu égaye nos journées

Dans le shintoïsme, la déesse du Soleil **Amaterasu** est dissociée de la déesse de l'Aube qui revêt plusieurs noms : **Uzume**, **Okame** et **Otofuku**. À l'origine, Uzume était la divinité de la Gaieté et de la Bonne Humeur. Alors qu'Amaterasu s'était enfermée dans la caverne d'Iwayado, énervée après sa dispute avec son frère **Susano**, dieu des tempêtes, et que tous les dieux tentaient en vain de faire sortir Amaterasu pour ramener la lumière sur Terre, Uzume effaça la colère d'Amaterasu grâce à une danse érotique. Elle acquit alors le titre de déesse de l'Aube.

Amaterasu sortant de la caverne d'Iwayado.

L'aube et la vie en Chine

Dans le Taoïsme chinois, **Bixia Yuanjin**, littéralement « la Souveraine primordiale des nuages colorés de l'aube », est à la fois la déesse responsable de l'aube, et celle de l'accouchement et du destin. Par conséquent, elle assiste la naissance du jour comme celle d'un être vivant. De plus, elle définit la longévité d'une vie, et la juge lorsqu'elle s'éteint. Elle est généralement représentée portant une coiffe constituée de trois phénix. L'aube est aussi un symbole de constance et de persistance.

L'aube toujours fidèle en Grèce

Une divinité chargée du lever du Soleil se trouve en **Éos**. Le matin, elle quitte sa demeure aux bords d'Océan pour annoncer la venue de son frère **Hélios** aux autres dieux et l'accompagner dans sa course. Le soir, elle descend de l'Olympe vers sa demeure accompagnée des **Heures**, déesses qui divisent la journée en douze et qui comptent **Anatolé**, l'Aurore, et **Dysis**, le Coucher du Soleil.

Éos est entourée d'un mythe qui expose la régularité et la fidélité de l'aube. Lorsqu'Aphrodite découvrit Arès dans le lit d'Éos, elle la condamna à tomber perpétuellement amoureuse de jeunes humains.



Éos et Tithon

Elle s'éprit du prince troyen **Tithon** et de leur union naquirent Memnon et Émathion. Cependant, la mort prématurée de ces derniers l'ébranla, et de ses larmes surgit la rosée du matin. Elle se précipita pour implorer à Zeus d'octroyer l'immortalité à Tithon. Malheureusement, il continua de vieillir et finit transformé en cigale. Pourtant, cette métamorphose n'aurait pas éteint la flamme d'Éos pour Tithon et Éos continuerait à prendre soin de lui chaque jour.

En opposition, le coucher du Soleil est souvent le lieu de nombreuses craintes. En effet, la fin du jour est signe de déclin.

La fugacité de la lumière du jour en Égypte

Les Égyptiens antiques sont particulièrement penchés sur le cycle jour-nuit en y associant un cycle de réincarnation perpétuel. La mythologie égyptienne détaille effectivement les cycles quotidiens de **Râ**, le dieu solaire. La nuit, son frère jumeau **Apophis**, incarnation du chaos primordial et serpent monstrueux qui vit sous l'horizon, combat Râ dans la Douât pour manger l'astre solaire. Dans le même temps, Râ se démène pour voyager d'ouest en est. Au petit matin, **Nout**, déesse du Ciel dont « les fesses sont à l'est, sa tête à l'ouest » (d'après le *Papyrus Carlsberg*), donne naissance au dieu Soleil sous l'aspect d'un scarabée nommé **Khépri**. Ce scarabée pousse devant lui une boule d'argile connotant l'astre solaire de par sa couleur rougeâtre et sa forme arrondie. Par la suite, le Soleil éclot de la boule d'argile et diffuse ses rayons. Après s'être déplacé d'est en ouest sur sa barque sacrée accompagné de l'oiseau **Bénou**, Râ et les autres étoiles sont avalés par sa mère Nout et renvoyés dans la Douât. Le cycle recommence alors.

Le Soleil semble se lever lentement et fragilement, là où son coucher est prompt et quelque peu brutal. Il en ressort une certaine fragilité du jour, de la victoire du bien sur le mal qui peut facilement être contestée.

Le crépuscule du monde en Mésoamérique

Comme d'autres cultures de Mésoamérique précolombienne, les aztèques soutenaient que les



dieux avaient successivement fondé plusieurs mondes après le déclin du précédent. Chaque âge aussi nommé « soleil » s'achève par une catastrophe contée par le manuscrit *Leyenda de los Soles* :

– **Ocelotonatiuh** (« Soleil du jaguar » en nahuatl) : l'humanité fut dévorée par des jaguars. Ces fauves étaient d'ailleurs dans la culture olmèque, à l'origine des autres cultures de mésoamérique précolombienne, le symbole du Soleil et de la Lune de par leur fourrure harmonisant l'or du jour et l'obscurité de la nuit

– **Ehecatonatiuh** (« Soleil de vent ») : l'humanité fut détruite par un vent violent.

– **Quiauhtonatiuh** (« Soleil de pluie ») : l'humanité fut détruite par une pluie de feu.

– **Atonatiuh** (« Soleil d'eau ») : suite à un déluge de 52 ans, l'humanité se noya et fut changée en poissons

– **Nahui Ollin** (mot à mot, « quatre - tremblement de terre ») est le dernier soleil. Il est écrit que les Tzitzimime, démons squelettiques, anéantiraient l'humanité par des séismes. Pour les contrecarrer et assurer le retour du Soleil et des saisons, les Aztèques luttèrent contre les entreprises du néant grâce à la cérémonie du feu nouveau qui recouvrait plusieurs rites et était célébrée tous les cinquante-deux ans.

Hors de ce contexte, **Tlahuizcalpantecuhtli** est la divinité du lever du jour dont le nom signifie « Seigneur de la maison de l'étoile de l'aube » en nahuatl et ayant **Xólotl** pour frère jumeau. Ce dernier est le dieu du double tel que les jumeaux - par ailleurs, Xólotl signifie « jumeau » - ou les monstres, et du passage tel que la tombée du jour ou le parcours des défunts dans le Mictlan, l'inframonde, qu'il doit accompagner.

Xólotl est également le dieu du **jeu de pelote** - « *ullamaliztli* » en nahuatl -, qui n'est pas sans rappeler le rituel maya que les Aztèques reprurent, et qui est sans doute l'une des coutumes des plus violentes. Dans un effort pour contrer la « dissipation d'énergie » liée à la fin du jour et prolonger la course du Soleil, deux équipes s'opposaient dans l'enceinte même des temples dans un jeu qui consistait à pousser une balle de latex symbolisant le Soleil avec leurs hanches. Les perdants étaient sacrifiés ou étaient condamnés à avoir leurs oreilles, joues, voire leur sexe, lacérés.



De plus, le coucher de Soleil effraie car c'est une ouverture sur la nuit, sombre, trompeuse et double.

Le Kitsune, maître de l'illusion

Une entité plus faible bien qu'omniprésente dans la culture japonaise est le **kitsune** : il s'agit du *yokai* messager de la déesse des céréales **Inari**. Le kitsune est un renard polymorphe comme le *tanuki* (visible dans le film d'animation *Pompoko* d'Isao Takahata). Dans d'anciennes croyances, il se racontait que le kitsune se déguisait en une belle femme pour jouer des tours et séduire des êtres humains, en particulier au coucher de soleil et la nuit. Lorsqu'il devient plus âgé, le kitsune peut lire dans les pensées, manipuler les humains et leur destin.

Au travers de cet aperçu des différentes conceptions des crépuscules, plusieurs piliers sont identifiables. D'une part, il existe un optimisme lié à l'aube, synonyme de joie, de renouveau et de justice. D'autre part, le coucher du soleil ne manque pas de soulever la crainte car il traduit souvent la ruine, et l'accueil d'un monde obscur rempli de dangers et d'hallucinations. Le plus

effrayant étant que le jour est bref puisque constamment assailli par les ténèbres qui n'attendent pas que les rayons du Soleil s'éteignent pour reprendre leur royaume. Comme l'a écrit Terry Pratchett, « la lumière croit voyager plus vite que tout, mais elle se trompe. Elle aura beau foncer le plus vite possible, elle verra toujours que les ténèbres sont arrivées les premières et qu'elles l'attendent. » •

Le phénix, ou le meilleur compagnon du Soleil

Le phénix est un animal mythique omniprésent dans la culture, même moderne. On trouve ses traces dans la mythologie égyptienne sous l'appellation de Bénou, dans celle perse sous Simurgh ou Rokh, dans celle chinoise sous Fènghuáng, dans celle amérindienne avec l'Oiseau-Tonnerre et dans celle aborigène d'Australie avec l'Oiseau Minka. Il incarne fréquemment l'âme, l'immortalité ou la réincarnation et est régulièrement lié aux dieux solaires. Son cycle de réincarnation est néanmoins plus long, dépassant par exemple cinq-cents ans chez les Egyptiens.

Les crépuscules de Tolkien

ou le destin des elfes

Dorian Serradeil [Hiatus]



A est un monde où le crépuscule occupe une place de choix, où celui-ci abonde dans la langue et dans les lieux, dans les esprits comme dans les cœurs. Notion duale par excellence – lever et coucher du Soleil autant que lumière et obscurité, début et fin mais aussi Bien et Mal – le crépuscule fait partie intégrante de l'œuvre de J.R.R. Tolkien et constitue un thème de fond récurrent dans *Le Seigneur des anneaux* ou dans *Le Silmarillion*. En effet, le crépuscule (dont l'aurore et l'aube) est récurrent dans l'esthétique et l'histoire des Elfes de la Terre du Milieu et se traduit par de nombreux mots en quenya et en sindarin – les deux langues principales des Elfes – d'où un grand nombre de toponymes et patronymes y faisant référence.

Des nuits et des jours

Dans les langues romanes comme le français, peu de mots renvoient à la notion de crépuscule : aube et aurore... L'anglais – langue de Tolkien – ne fait guère mieux : *twilight, dawn, dusk...* et quelques mots composés dont l'anglais a le secret (*sunset, sunrise, daybreak...*). En comparaison, les langues elfiques créées par Tolkien en comptent une dizaine. Rien d'étonnant quand l'on sait la place de la lumière – ou plutôt des lumières – dans l'œuvre de Tolkien. Or le crépuscule contient justement cette lumière face à l'obscurité.

L'Histoire primordiale du Monde créé par Tolkien et présentée dans *Le Silmarillion* est justement rythmée par ces jeux de lumières figurant le combat entre le dieu renégat **Melkor** et les autres *Valar* (les divinités supérieures) : la création des Lampes des Valar, Illuin et Ormal, qui donnent au Monde sa première lumière, sont détruites par Melkor lors de sa première guerre contre les autres *Valar* ; puis les arbres Telperion et Laurelin qui éclaireront les Terres immortelles, avant d'être empoisonnés par l'araignée **Ungoliant** sous les machinations de Melkor ; enfin les étoiles engendrées pour éclairer les Elfes premiers-nés, ou encore le Soleil et la Lune, nés du dernier fruit d'or de Laurelin et de la dernière fleur d'argent de Telperion... C'est aussi à partir des périodes de ces lumières que le compte des jours commencera : années des lampes, puis des arbres, puis seulement années solaires que nous connaissons.

À chaque fois, la lumière est un don des *Valar*, elle émane d'eux, d'où la distinction entre les *Calaquendi* « elfes de lumière » qui sont venus jusqu'en **Aman** auprès

des *Valar*, et les *Moriquendi* « elfes de l'ombre » qui ont refusé de venir sur les Terres immortelles et qui n'ont jamais vu la lumière des deux arbres. De plus, la nuit n'est pas forcément mauvaise tant que subsiste la lumière des étoiles, d'où l'importance de ces astres pour les Elfes qui se nomment *Eldar* « peuple des étoiles » d'après elles (du quenya *el* « étoile »), car les étoiles sont les premières choses qu'ils ont vues après leur naissance. L'on retrouve ce thème dans *Le Retour du Roi*, quand **Frodo** est sauvé d'**Araigne** – fille d'Ungoliant – par **Samsaget** grâce à la fiole que lui avait donnée **Galadriel**, et qui contient la lumière d'**Eärendil**, elfe devenu l'étoile la plus brillante du ciel.

« – Le jour est venu ! Voyez gens des Eldar et Pères des Hommes, le jour est venu !

– La nuit s'achève ! » – *Le Silmarillion*, XX

Étymologie pénombreuse

La dizaine de mots désignant le crépuscule en quenya (Q) et en sindarin (S) a donné de nombreux noms propres. Les crépuscules « positifs » sont associés à l'Ouest où se couche le Soleil, car c'est la direction des Terres immortelles, ainsi qu'aux étoiles.

Le premier mot est *andúnë* (Q) « coucher du soleil » qui donnera **Númenórë** (Q), la grande île des Hommes qui se battirent aux côtés des *Valar* contre Melkor, et qui donne par le sindarin *annûn* (S) le nom **Annúminas** (S) « tour de l'Ouest », la capitale de l'**Armor**. Un autre mot est *lómë* (Q) et sa variante *dómë* (Q) « crépuscule, nuit » qui donnent *undómë* (Q) « crépuscule du soir ». En dérive le surnom d'**Arwen** – la promise d'**Aragorn** dans *Le Seigneur des anneaux* – qui est *Undómiel* (Q) « étoile du soir, du crépuscule ».

Le crépuscule du matin (l'aube) est quant à lui spécialement désigné par *tindómë* (Q) « crépuscule étoilé », le moment où les étoiles cèdent leur place au jour. Par dérivation, on obtient *tindómerel* (Q) puis *Tinúviel* (S) « fille du crépuscule, rossignol (poétique) ». Il s'agit du

surnom que **Beren** donna à **Lúthien** pour sa beauté et sa voix merveilleuse. Le sens poétique du terme est une référence directe à l'anglais *nightingale* « rossignol » qui se traduit étymologiquement par « chanteur du soir, de la nuit ». En revanche, les crépuscules du matin ne font pas mention de l'Est – région sauvage et barbare.

Les crépuscules négatifs font quant à eux référence à la pénombre ou à l'obscurité, ils sont associés à la brume et à l'ombre, comme dans le sindarin *gwath* (S) « ombre, crépuscule » que l'on retrouve dans le nom des *Ered Wethrin* (S) « montagnes de l'ombre », ou encore dans *muil* (S) « crépuscule, tristesse, flou ».

D'autres mots ont une connotation plus neutre comme *moth* (S) « crépuscule » que l'on retrouve dans *Nan Elmoth* (S) « vallée du crépuscule étoilé », une forêt du Beleriand. Le dernier mot notoire désignant le crépuscule est *úyalë* (Q) / *uial* (S) « crépuscule » qui donne en sindarin *minuial* (S) « premier crépuscule, l'aube » et *aduial* (S) « deuxième crépuscule, le soir ». *Uial* donne aussi *Nenuail* (S) « eaux du crépuscule », nom sindarin du Lac du Crépuscule en **Eriador** aux bords duquel se dresse la ville d'Annúminas, ainsi que *Aelin-uial* (S) « les Mares du crépuscule », vastes marécages au confluent de l'Aros et du Sirion en Beleriand. Enfin, on trouve aussi *ára* (Q) « aube » et d'autres moins usités.

Dualité crépusculaire

La notion de crépuscule est intrinsèquement liée à l'histoire et à la destinée des Elfes. En effet, ceux-ci sont nés dans la nuit, à une époque où les deux arbres n'éclairaient que les Terres immortelles, et pas encore la Terre du Milieu, avec pour seule lumière les étoiles. Ils naissent alors que la Terre du Milieu n'est qu'obscurité, et annoncent une aube nouvelle pour celle-ci, car les *Valar* décident après leur naissance de neutraliser la menace de Melkor qui s'était installé à Untumno et Angband, au nord du continent. Or, les conditions de leur venue font dire à **Manwë**, le plus grand *Vala*, que le plein jour signera leur fin. Cette prédiction se réalise avec la naissance des Hommes, dont l'importance ne cessera de croître lors des Âges successifs, alors que les Elfes déclineront, que leurs royaumes sombreront, et qu'ils quitteront peu à peu la Terre du Milieu. Le plein jour peut ainsi signifier la victoire définitive du Bien sur le Mal (ou du moins sur les divinités malignes), acquise à la fin du *Seigneur des anneaux*, et qui consacre le règne des Hommes et le départ final des Elfes.

On voit bien avec la figure d'Arwen Undómíel ce crépuscule des Elfes qu'elle représente, comme « étoile du soir » de son peuple : pour s'unir avec Aragorn, elle renonce à sa nature elfique et devient mortelle. Après la mort d'Aragorn, elle se laisse mourir de chagrin dans les forêts de la **Lothlórien**, désertées par les Elfes qui

Couverture du *Silmarillion* par Ted Nasmith.



la peuplaient. Arwen incarne l'aurore crépusculaire, et son histoire est sous le signe de la mélancolie et de la nostalgie. Son pendant comme aurore du matin pourrait être **Éowyn**, décrite par sa chevelure dorée et sa combativité guerrière. Elle est le symbole des hauts-faits des Hommes auxquels elle participe en vainquant le Roi-Sorcier d'Angmar – un des spectres de l'Anneau (*nazgûl*) – et symbolise à sa façon le renouveau et la

.....

« Il est décrété par le sort que les Premiers-Nés viendront dans les ténèbres, et contempleront d'abord les étoiles. Le plein jour annoncera leur déclin » – Manwë, *Le Silmarillion*, III

.....

victoire des Hommes face à **Sauron**.

Enfin, on peut trouver dans l'œuvre de Tolkien un dernier motif du crépuscule, qui concerne cette fois-ci les divinités. Celles-ci sont très présentes dans *Le Silmarillion* (quoiqu'elles n'interviennent qu'en cas d'extrême nécessité), mais perdent peu à peu de l'importance et seules des divinités secondaires apparaissent dans *Le Seigneur des anneaux* : les mages (*Istari*) comme **Gandalf** ou **Saruman**, et le *maia* déchu Sauron. Si les Elfes du premier âge ont affronté les divinités mauvaises et même Melkor en personne, ce sont les *Valar* qui donnent le coup de grâce. À la fin du deuxième âge, les *Valar* doivent s'en remettre à **Eru Ilúvatar**, le Dieu suprême qui vit hors du Monde, pour annihiler l'armée du Roi numénoréen **Ar-Pharazôn** (manipulé par Sauron) qui les menace, et submerger l'île de Númenor. Dernière étape du crépuscule des Dieux, les Hommes triomphent finalement seuls de Sauron, et commettent le dernier déicide sans le concours direct des *Valar*. Si le Mal a bien été éradiqué comme dans les plans des dieux, eux-aussi sortent définitivement de l'Histoire de la Terre du Milieu avec le quatrième âge. •

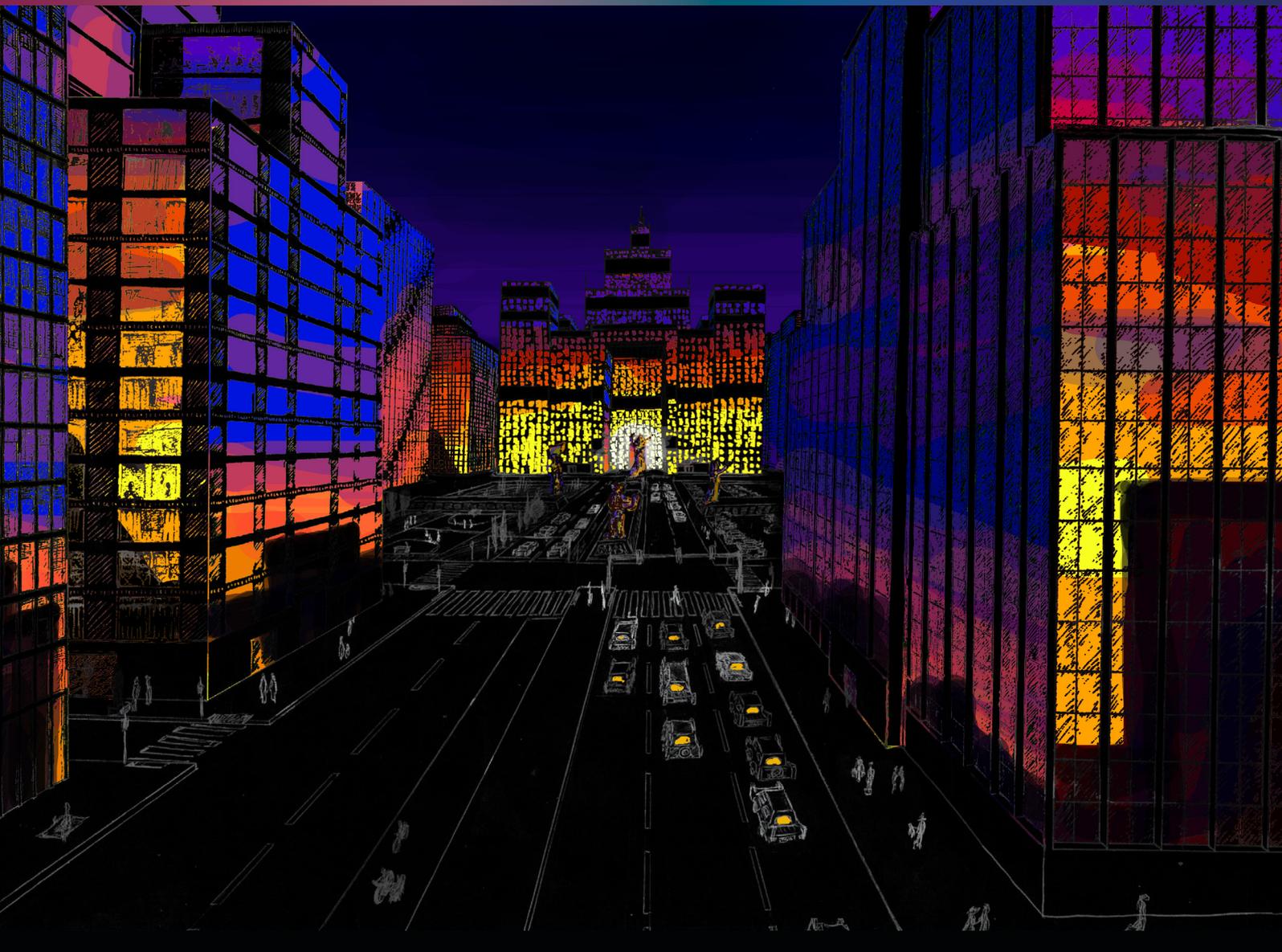
Partie II - Obscurité

Contributions étudiantes

Sommaire

- p.37 Reflets Urbains - Vert de Taire
- p.38 Twilight's Raven et Crépuscule d'hiver - Hajar Elazri
- p.40 Crépuscule - Vi
- p.41 Collage - Lotier
- p.42 Navire - Emmanuel Berrebi
- p.43 Ce que révèle la lumière - Tonio
- p.44 Soleil noir - Thibault Masson
- p.46 Après l'orage - Suzanne Harari
- p.48 Fleuve - Lorcha
- p.49 Le dernier jour du Brahma - Champax
- p.50 Dans le vieux parc solitaire et glacé - Eozenadig
- p.52 Murmure d'une étrangère - D.I.M.
- p.53 Sous le soleil d'Aldébaran - AzorczoS
- p.54 Et après ? - Eyusd

Reflets urbains



Vert de Taire
CentraleSupélec

Crépuscule d'hiver



Twilight's raven



Hajar Elazri
SupOptique



Crépuscule

Les feuilles craquent sous ses pas,
Crépuscule
Dans les bâtiments, les cartons s'empilent.
Crépuscule.
Ilel avance sur son chemin préféré,
Combien de fois pourra-t-elle encore le parcourir ?
Crépuscule :
La fin d'une histoire.
Crépuscule.
Ils disent que c'est un nouveau départ.
Qu'il faut profiter de cette opportunité !
Crépuscule.
Il ne ressent que du vide.
Du vide.
Pas de mélange de peur et d'excitation.
Du vide.
Crépuscule.
Les arbres tendent leurs branches squelettiques vers le ciel
Ce qu'il aime la couleur du ciel au
Crépuscule !
Comment protéger la nature sans l'aimer ?
Comment aimer la nature quand on ne la voit plus ?
Ils veulent noyer l'espoir sous une dalle de béton et vendre nos talents au plus offrant.
Insoutenable !
L'ombre du château se découpe sur le ciel, les braseros s'allument, et on chante pour repousser le
Crépuscule
« Nous, on veut Grignon, avec des champignons, pas du béton ! »



AgroparisTech

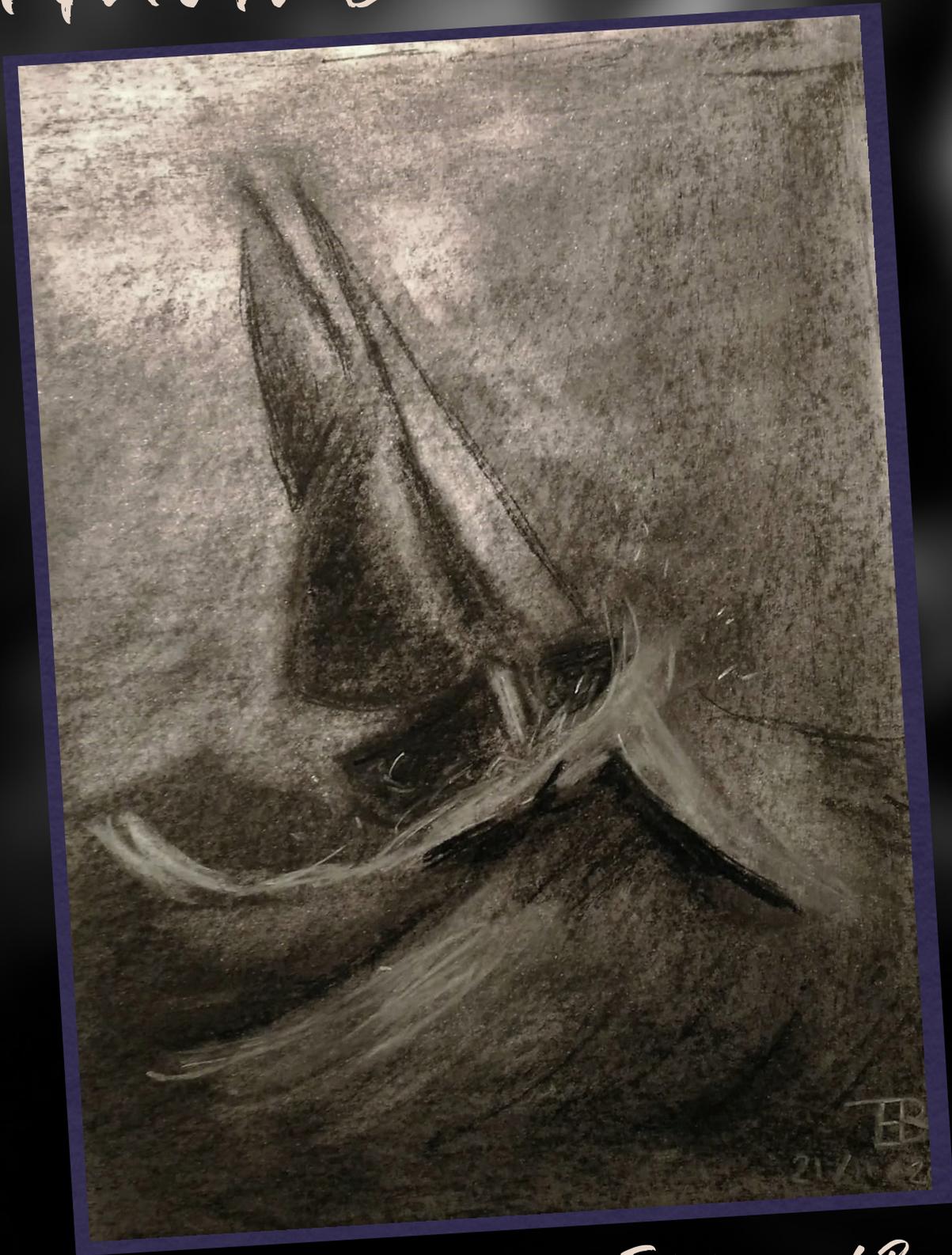


La rue est un lieu d'insécurité, et le crépuscule l'instant où cette insécurité devient de plus en plus présente. Les collages féministes sont pour les femmes un moyen de reprendre le contrôle de la rue.

J'ai essayé de retranscrire à travers ce dessin le sentiment d'insécurité que l'on peut ressentir lors de ce moment de bascule entre la nuit et le jour.

LOTIER
CentraleSupélec

Navire



Emmanuel Berrebi
CentraleSupélec

Ce que révèle la lumière

La préparation des gâteaux pour l'hiver
Voile le ciel de ses plus belles lumières.
Et j'ai beau sentir la morsure du froid,
Je me sens hors d'atteinte, sans foi ni loi
Sans cheminée qui attend mon retour,
Je me contente des dernières lueurs de ce jour.

Je suis le loup qui effraie les moutons,
Je suis le lièvre qui la nuit se cache,
Je ne vis que pour ces instants trop longs
De crépuscule qui me montre mon vrai visage.

Je suis le loup efflanqué qui erre sans fin,
Je suis la proie qui la nuit se fâche,
Je ne vis que pour ces instants malsains
De crépuscule qui m'indiquent ma tâche.

Fuyez pauvres fous, ne voyez vous pas le crépuscule
Qui annonce la nuit pour vous, minuscules
Valétudinaires sensibles et peu aguerris.
Vous n'avez plus qu'à rester cachés jusqu'à
Ce que l'obscurité soit complète, et par delà
Les monts et les rivières ils feront régner, sans merci,
Une terreur telle que seuls les morts la connaissent.
Car si le soleil couchant dévoile votre faiblesse
Il annonce aussi le début de la tempête.
Vous avez peur, partez donc avant la fête.

Sortez de vos tanières, chasseurs audacieux
Montrez donc à ces faibles proies effrayées
Que vous êtes de la trempe du grizzli hargneux
Et que de votre force vous faites votre fierté.
Vous êtes de ceux qui ont abandonné leurs peurs,
Ceux qui observent les premières lueurs
Avec la quiétude de bison assis,
Et qui insufflent jusqu'au bout de la nuit
Cette peur qu'annonçaient les lumières
De ce crépuscule mortifère.



Tonio
ENSAË



Soleil noir

ma vie consiste bien passer le temps
Parfois, la vie sourit.

Une foule. Un flot continu de personnes qui se meuvent, chacune dans un but précis dont elle seule détient le secret. Certains regardent devant eux, tête haute, l'air fier ou simplement contemplatifs ; d'autres sont neutres, habitués aux trajets du quotidien ; quelques-uns regardent leurs chaussures, le dos certainement courbé par le poids de leur existence, comme si la prochaine épreuve à surmonter dans leur survie était un obstacle inattendu gisant sur le trottoir, coup fatal dont ils n'auraient plus la force de se relever. À ma droite, des cris joviaux alertent mon attention.

Un groupe d'enfants – je leur donnerais une dizaine d'années – déambulent. Ils semblent jouer à ce genre de fantaisies dont on finit par inventer les règles lorsque tous les jours on effectue le même chemin lassant de sa maison à l'école, lorsque l'on commence à sentir qu'à trop de moments dans notre journée on n'a pas envie, on attend que ça passe. C'est fou qu'en vieillissant on accepte aussi facilement que l'ennui remplisse nos vies ; pourquoi seuls les enfants sont-ils dotés de ce sentiment de révolte, de cet instinct de vie ? Ils slaloment agilement parmi la foule, ne manquant pas de bousculer par-ci par-là deux ou trois hommes pressés, costarisés, devant essuyer un soupir nerveux mais contenu par le pardon facile que l'on offre aux innocents. Dans le sens opposé, un couple, main dans la main, sourire aux lèvres, adopte une cadence énergique mais détendue. L'homme paraît plus âgé, sa barbe taillée ne parvenant pas à dissimuler les rides naissantes sur ses joues. Coiffé d'un chapeau trilby, son long manteau noir du siècle dernier laisse percevoir une montre à gousset orée. Sa femme, de taille semblable, porte une longue robe bleue menant à une paire d'escarpins. Un sac à main sobre vient parfaire sa tenue. Ils sont élégants. Surtout – je le dis avec un pincement au cœur – ils ont l'air heureux. Certains ne connaissent jamais le crépuscule, pour eux la vie est un éternel zénith. Un beau jour, leur soleil s'élève dans le ciel, rejoint son point culminant, et se fige, éclairant de mille rayons l'existence de ces élus. Je me demande ce que trahit leur pas hâtif. Je parie avec moi-même le début pour eux d'une belle journée romantique venant célébrer un anniversaire de mariage ? Mauvaise fortune, la cote a beau être élevée, jamais je ne reverrai ces deux amants, et jamais mon interrogation ne connaîtra réponse.

Voici à quoi ressemblent mes journées. Je me parle à moi-même, assis sur le sol sale d'un trottoir parisien, adossé au mur tagué d'un petit atelier de peinture, à deux pas du métro. Un anorak récupéré et une couverture en laine sont mes seuls amis pour lutter contre le froid, une boîte de conserve à mes pieds dans laquelle gisent trois ou quatre maudites pièces constitue mon seul espoir pour ne pas mourir de faim. Mon principal passe-temps – parce que ma vie consiste bien à passer le temps – c'est ça, observer les gens. Avec les mois, on parvient à avoir une analyse assez fine d'une personne au premier regard. « C'est important d'être capable de cerner quelqu'un immédiatement » me répétait jadis ma mère, à l'aube de ma vie. Je pense que jamais une seule seconde elle ne se serait doutée que j'acquerrais cette compétence en mendiant dans la rue. Que voulez-vous, on a beau avoir un chemin tout tracé pour notre existence, parfois, ça foire. C'est facile de dire qu'on a merdé après-coup, mais moi j'ai toujours pensé que les rêves valaient la peine de prendre des risques, de tout plaquer, du jour au lendemain, d'abandonner le confort et les plans B pour poursuivre son idéal. Seulement, certains réussissent, d'autres échouent, c'est comme ça, c'est la vie.

La journée se termine.
C'était pas pour nourrir les sept enfants de ma sœur. Je suis pas Jean Valjean, mais j'en pouvais plus de la faim. Pour moi, quand on joue sa santé, il vaut mieux privilégier son égoïsme plutôt que les règles morales.

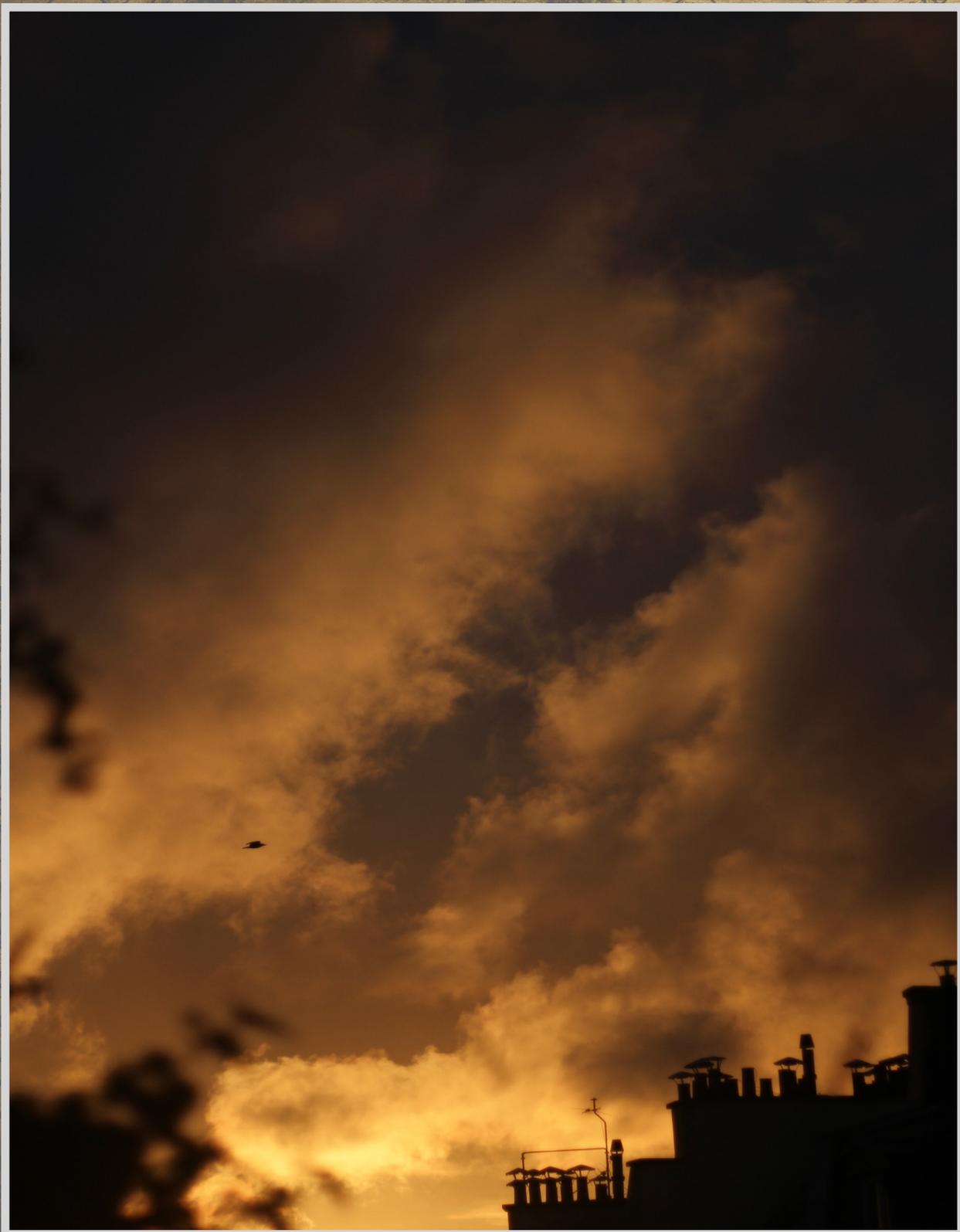
Soudain, un bruit assourdissant fait se retourner à l'unisson les dizaines de personnes que contient mon périmètre immédiat. Une dame vient – manifestement par inadvertance – de shooter ma tirelire-boîte de conserve, provoquant les chocs à répétition du métal contre le métal, du métal contre l'asphalte. Désespérée, elle s'arrête net, obligeant deux sillons humains à se former des deux côtés de cette nouvelle statue parisienne. Nos horloges se figent, le temps que dure son long processus de décision. Au bout de quelques secondes, ses genoux se plient, son buste se courbe, ses bras viennent chercher au sol les pièces, immobiles après avoir roulé quelques mètres sur la tranche avant de flancher. Visiblement très embarrassée, elle me rend ma tirelire et s'empresse de tirer de son sac à main son porte-monnaie. Ses doigts tremblants attrapent un billet rouge qu'elle me tend tout en fuyant mon regard. « Je suis désolée. » Cinq secondes plus tard, la bouche de métro avait englouti l'entièreté de sa silhouette.

Parfois, la vie sourit. On sait pas trop pourquoi, mais il arrive de temps en temps que le Ciel nous fasse des cadeaux. Je n'avais pas mangé depuis vingt-quatre heures ; mon dernier repas – je n'en suis pas fier – s'était constitué d'un pain volé dans une boulangerie. C'était pas pour nourrir les sept enfants de ma sœur, je suis pas Jean Valjean, mais j'en pouvais plus de la faim. Pour moi, quand on joue sa santé, il vaut mieux privilégier son égoïsme plutôt que les règles morales. Toute façon, la morale c'est la religion des cons. Il s'en remettra de son pain volé monsieur le boulanger, j'ai pas tué son gosse non plus. Enfin bref, tout ça pour dire qu'avec son billet de dix euros, cette dame est devenue mon père Noël. S'il faut que les gens soient rongés par la culpabilité pour qu'ils se décident à aider leur prochain dans le besoin, je vais foutre ma boîte de conserve en plein milieu du trottoir, moi.

La journée se termine. Le cul posé sur ce béton, on a le temps de cogiter. Le plus dur, c'est l'indifférence. L'impression d'être une plante. Une poubelle, plutôt ; les gens aiment regarder les plantes. Voilà, je me sens comme une poubelle dans leurs yeux. La solitude et l'ennui sont mes démons du quotidien, ceux qui te demandent à chaque instant pourquoi tu tiens, qu'est-ce qui t'accroche encore à ce monde, si ce n'est rien. Un coucher de soleil, un de plus, un de moins, quelle importance, finalement...

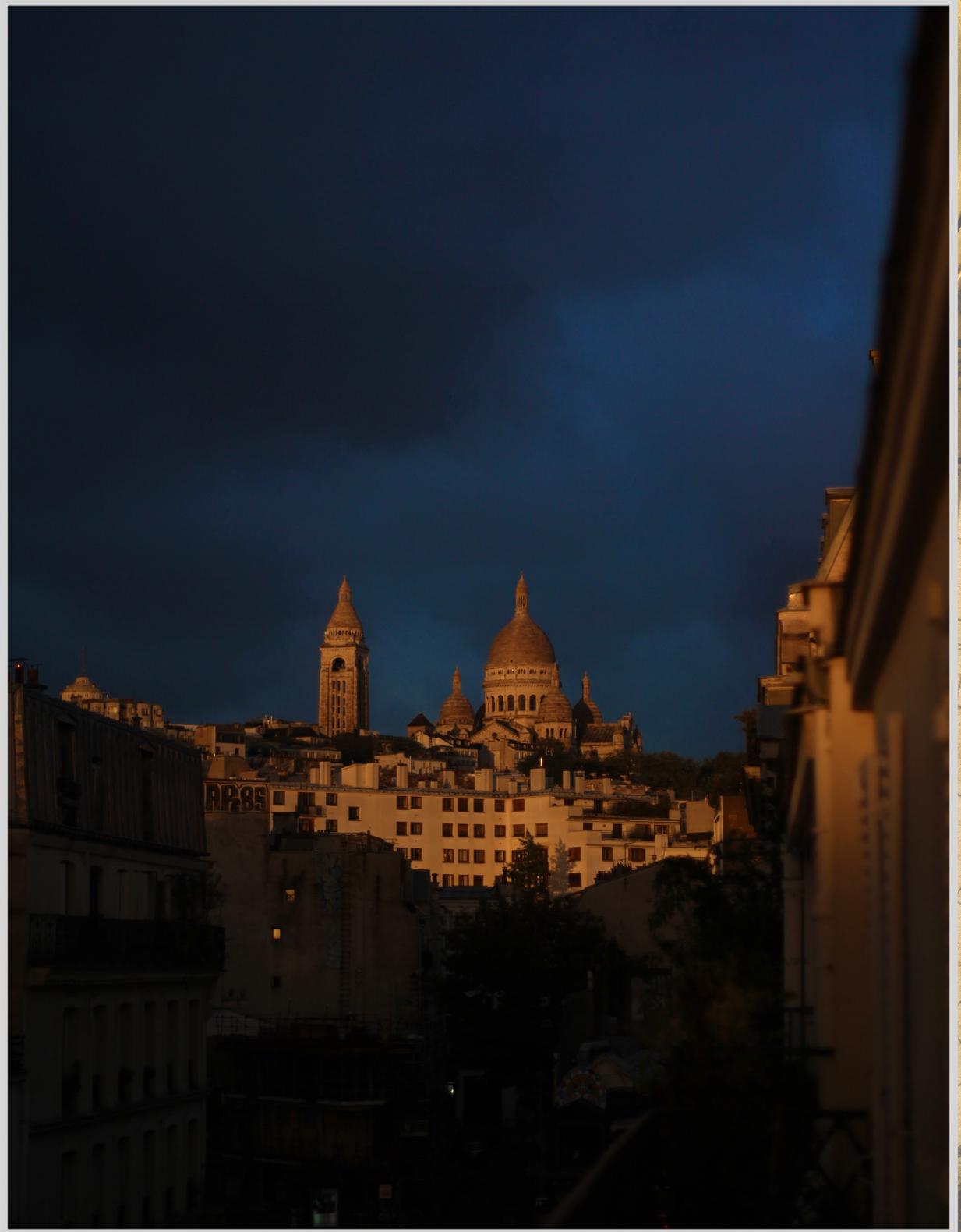
Aujourd'hui, je suis au crépuscule de ma vie. Mes rêves se sont déguisés en cauchemar, et ils m'ont anéanti. La lumière du jour déserte la ville, remplacée par la lumière jaune et morne des lampadaires. Mon espoir, semblable à Hélios, disparaît, lentement, le temps d'une dernière heure, derrière l'horizon, laissant sur la mer une teinte orangée que les vagues, doucement, dans leur rythme de va-et-vient, s'approprient. Ici, les hommes s'endorment en même temps que les esprits de la nuit se réveillent. Au loin, les sinistres bruits nocturnes, que l'on a toujours entendus, dont on n'a jamais su l'origine, accompagnent la veillée de la lune pleine. Prisonnier de la pénombre, seul dans cette capitale immense, j'ai peur.

Thibault Masson
CentraleSupélec



Quest, après l'orage

Est, après l'orage



Suzanne Harari - AgroParisTech

Au-delà des frontières du monde et sa luxure
Le soleil engourdi se fond dans un murmure
Aux vacillements flasques d'une eau sombre
et brisée

Zébrures irisées, vocalise embrasée.

Clepsydre dyslexique, éclat récalcitrant

Mélodrame éclectique éclipse un psaume
errant.

« Crépuscule est pustule, pistil pestilentiel ! »

Homuncule crédule se croyant essentiel

Vomit un flot aride, ridicule et cupide

Dans l'atmosphère humide, vapeur d'éther
perfide.

Déconstruction précipitée,

Identité dénaturée,

L'individu ectoplasmique

Quitte sa vie fantomatique.

F
L
E
U
V
E

Le Dernier Jour du Brahma¹

Alors que le dernier Kalpa² touche à sa fin,
Nous, derniers vestiges d'un univers mourant,
L'annihilation de l'espace s'accélérait³,
Essayons de survivre à notre temps, enfin.

Car tant d'autres nous ont précédés dans cette œuvre⁴
Depuis presque cinquante années divines⁵, en quête
D'une lacune aux Lois⁶, l'éternité en tête,
En ce but, notre civilisation manœuvre.

Nos savants cherchent à prolonger un séjour
Dans ce monde condamné à la perdition.
Nous, faibles poètes, observons la tradition,
Contemplant l'ultime rayon du dernier jour.

Archives de la BDV - p121-w3-s5-v23
Auteur inconnu

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX Notes XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

¹ Brahma est la divinité créatrice dans les mythes de la civilisation Alpha, et la fin de sa vie est considérée comme la fin de toute chose.

² Un kalpa est un jour divin (un jour pour Brahma), soit 4.55 milliards d'années alpha, les estimations de la civilisation Alpha étaient à 4.32 milliards d'années, cette estimation a ensuite été corrigée par la civilisation Oméga. De plus, pour Alpha, un kalpa représentait seulement la moitié d'un jour complet (un jour ou une nuit) alors qu'il représente la totalité d'un jour pour Oméga.

³ La civilisation Oméga est la plus récente dont nous avons trouvé des traces à ce jour, elle semble avoir été confrontée à un cataclysme qu'elle estimait incomparable à ceux qui ont détruit les civilisations qui l'ont précédée.

⁴ Les traces de ces prédécesseurs se font rares et les méthodes employées pour tenter de remédier à leur destin ne sont probablement perdues dans le temps.

⁵ Une année divine représente 720 jours divins (kalpas) pour Oméga, ou 360 pour Alpha, soit 3 276 milliards d'années alpha (correction par rapport aux 3 110.4 milliards des mythes d'Alpha).

⁶ Les lois en question ne sont pas précisées, nous supposons que ce sont des lois divines (d'où l'ajout d'une majuscule dans la retranscription) qui, sembleraient-il, imposeraient périodiquement la disparition des civilisations.

XX

Dernier morceau de texte compréhensible trouvé à ce jour dans la Bibliothèque Divine de la Vérité (BDV), ce poème estimé aux derniers jours de la civilisation Oméga a été retrouvé dans l'ouvrage intitulé : « nvnfvjdukvl ». Il nous informe sur le placement dans la chronologie de la civilisation Oméga.

Il est fait mention de prédécesseurs de « presque cinquante années divines », cette civilisation est probablement celle surnommée Alpha, puisque des textes datant de leur époque évoquent un placement de leur civilisation à l'année 51 sur les cent années d'existence du Brahma dans leur cosmologie.

Depuis l'apparition de la Bibliothèque Divine (semble-t-il appelée Bibliothèque de Babel par la civilisation Alpha), et la découverte de la zone dite « BDV » ne contenant que des ouvrages dont au moins une page est intelligible, nous avons commencé à retracer l'histoire de ces civilisations anciennes en prenant pour hypothèse que c'était l'héritage qu'elles aient pu nous léguer.

Ce poème nous fait émettre l'hypothèse que la BDV nous a été transmise par la civilisation Oméga. Mais pour le moment, rien ne peut être affirmé, et nous estimons que moins d'un millièm de toute l'information contenue dans la BDV a été extraite à ce jour.

Champax, diplômé de l'université de recherche des anciens temps
Journal de recherche de la BDV n°117 284, p. 14



Dans le vieux parc solitaire et glacé

Indira jette furtivement un regard sur son téléphone : heure locale 17h45, risque de pluie faible. Elle tente de réprimer un soupir. À quelle heure ferme le parc ? 18h ou 19h ? Après tout, on était passé à l'heure d'hiver depuis déjà une semaine, peut-être que les portes se fermeront à 18h... 17h45 et on était déjà entre chiens et loups, à cette heure où l'on se presse pour se réfugier chez soi au plus vite.

– Tu te rends compte, les images sont magnifiques, surtout quand tu le vois en Imax.

Édouard commençait à s'emballer, mais en voyant le visage interloqué d'Indira, il prend la peine d'éclaircir son propos :

– Tu sais ce que c'est ? Par exemple, pour des films comme *Dune*, ça vaut vraiment le coup.

– Noon, tu sais, je n'ai pas vu *Dune* non plus, je n'aime vraiment pas les films de science-fiction.

– Tu m'as dit ça, oui, mais là, quand même, il est tellement connu, j'ai pensé que tu l'aurais vu...

Il aurait été franchement grossier de lui répéter à nouveau qu'elle n'aime pas la science-fiction, alors Indira préfère se taire et se demander pourquoi elle s'est mise dans une telle situation. Elle avait initialement prévu de rentrer à Arcachon pour fêter Diwali avec sa famille. Sa sœur et elle avaient commencé à sélectionner des recettes de tarte au potiron et de brownie aux noix de pécan à cuisiner. Son père avait acheté des nouveaux jeux de société, et sa mère lui envoyait quotidiennement des photos sur WhatsApp des tenues et décorations préparées pour l'occasion.

Cependant, lorsqu'elle réalisa que son TD tombait samedi matin, et que la moindre absence non justifiée l'empêcherait de valider son semestre, Indira avait dû renoncer à son projet. Elle se retrouvait donc coincée à Bordeaux, dans cette ville grise et pluvieuse qu'elle connaissait seulement depuis la rentrée.

À l'annonce de cette déconvenue, la seule copine qu'elle s'était faite depuis son emménagement, Anaïs, s'était montrée pleine de sollicitudes. Elle l'avait réconforté en lui promettant de l'inviter chez elle pour réviser ensemble, et regarder un film. Cependant, son histoire d'amour tumultueuse avec un jeune

homme rencontré sur une application de dating avait connue une dernière péripétie, modifiant ses plans, et laissant Indira esseulée.

C'est ainsi qu'elle avait eu l'idée, elle aussi, de tenter sa chance sur cette application. Anaïs, motivée à l'idée de se faire pardonner, avait coaché Indira pour le choix de photo mettant en avant son amie, et l'écriture d'un petit texte suffisamment aguicheur et enthousiaste, pour donner envie aux hommes de la contacter, mais également suffisamment sérieux pour ne pas donner l'impression d'être une fille légère.

C'est ainsi qu'elle avait fait la connaissance d'Édouard, et accepté ce rendez-vous dans ce parc.

Elle n'avait malheureusement pas anticipé qu'il parlerait depuis maintenant déjà 45 minutes, de films qu'elle n'avait pas vus et n'avait nullement l'intention de voir, ni qu'en cette saison, le parc se révélerait si humide. 45 minutes, se dit-elle, c'est un temps acceptable. Peut-être qu'elle pourrait raisonnablement proposer de conclure cette rencontre, sans blesser l'orgueil d'Édouard.

– Excuse-moi, en fait je me rends compte que j'ai déjà faim, j'ai pris seulement un sandwich ce midi... je crois que je vais rentrer chez moi...

– Ah mais oui !

Le visage d'Édouard s'éclaire soudainement, et il se penche pour fouiller dans son sac à dos.

– J'avais complètement oublié, je t'ai ramené des Jelabis. J'imagine que tu connais, vu tes origines.

– Euh oui... merci...

– Tu as vu *Lion* je suppose ? C'est dans ce film que j'ai découvert ces gâteaux, j'ai pensé que ça te plairait.

Mince, maintenant elle allait être obligée d'avaler ces gâteaux pleins de sucre, pour ne pas le vexer, et confirmer ainsi ses préjugés ethniques.

– Fiiuuuit.

Un bruit strident semblait venir de derrière les fourrés.

– Tu as entendu ? C'est quoi ?



– Aucune idée... Donc Lion, je disais, c'est pas mal, non ? C'est fou quand même, dans les pays comme ça, où on perd les enfants... La vie des vaches a limite plus d'importance que celle des humains.

Indira sentit la moutarde lui monter au nez.

– C'est un film, tu sais ?

– C'est tiré d'une histoire vraie.

– Oh ! Mais vous êtes sourds ou quoi ?

Le gardien interrompt les deux jeunes gens d'un ton bourru.

– Le parc devrait être fermé depuis déjà 10 minutes, vous ne m'avez pas entendu depuis tout à l'heure ?

– Non, désolée, mais on part maintenant Monsieur.

Indira s'est levée précipitamment et s'apprêtait à quitter le parc, lorsque Édouard lança un sourire charmeur au gardien :

– Est ce vous avez déjà mangé des Jelabis ? C'est une pâtisserie indienne. Accepteriez-vous d'en goûter une ?

Le gardien se radoucit à la vue des friandises. Après tout, c'étaient des mômes, et plutôt gentils avec ça.

– Bon rien qu'un, mais c'est bien pour te faire plaisir. Et après, vous filez !

Ragaillardi par la victoire de son opération séduction auprès du gardien, Édouard se tourne vers Indira :

– Vu que le parc ferme, on pourrait peut-être continuer la soirée chez moi ? J'ai un home cinéma, je pourrai te montrer *Star Wars*...

– Non merci, j'ai déjà prévu quelque chose pour ce soir.

– Allez t'exagères, je t'ai offert des gâteaux et tout, tu pourrais faire un effort quand même.

– Je te ferai remarquer que je ne suis pas à vendre.

– Pas la peine de monter sur tes grands chevaux, ne me dis pas que tu es une de ces féministes genre #meeto où je ne sais quoi...

– Pourquoi ça serait un problème ?

– Je ne pensais pas que les filles comme toi étaient aussi dans ce trip là...

– Quoi ?! C'est quoi « les filles comme moi » d'abord ?

– Kff, kff.

Un drôle de bruit détourne les jeunes gens de leur dispute.

– Monsieur, vous allez bien ?

Le visage rubicond, le gardien gesticule en agrippant ses mains à son cou.

– Il lui arrive quoi, là ?

– Je crois qu'il s'étouffe avec les Jelabis... tu sais faire les gestes de premiers secours ?

– Oui, il faut se tenir derrière lui, comme ça, hasarde Édouard, l'air faussement assuré.

Joignant le geste à la parole, il tente vainement de se remémorer quelques bribes de sa JAPD.

– Après il suffit de le mettre en position latérale de sécurité.

Une fois allongé, le visage de Lucien était désormais plus proche du gris du bitume. Un épais silence tombe sur le parc.

– Et maintenant on fait quoi ? Il ne bouge plus !

– Tu sais faire un massage cardiaque ?

N'écoutant que son courage, Indira pousse alors brusquement Lucien, pour le mettre sur le dos, et commence à lui masser vigoureusement le thorax.

– Attends, tu te souviens où il faut mettre les mains ? C'est au niveau du sternum ? Ou plus haut ?

Édouard ? Je te parle ! Tu te rappelles de la position des mains ? Édouard ?

Indira lève la tête : le garçon s'est volatilisé.

Après avoir alerté les secours, qui ne purent que constater le décès du gardien, Indira tenta de joindre le jeune homme plusieurs fois, afin d'avoir une explication, mais sans succès. Un message sur l'application lui indiquait qu'il avait probablement bloqué son profil.

Murmure d'une étrangère

A la lueur de ce crépuscule, je me meurs
 Tel un phénix j'y demeure
 Mes couleurs vous sembleront changeante
 Du jaune, de l'orange ou du rouge je reste fascinante
 De mon âme, chaque jour je me noie
 Dans ce ciel à en perdre la voix
 Tel un pianiste, je l'effleure de mes doigts
 Mon esprit s'y perdant presque à chaque fois
 Mais ma douleur m'éteindra un jour
 Alors diront-ils que j'étais lâche et sans amour
 Et quand mes larmes seront à terre
 Que restera-t-il de ce gout amer ?
 Je vous conjure de dire à ma mère que je l'aimais
 Et à mon père qu'il était rempli de bonté
 Mais que leur fille par ce monde fut opprimée
 Par sa force, une guerrière, elle restera
 Et comme le soleil qui se couche
 Et la nuit qui commence à venir
 Je ne fus dans ce monde qu'un crépuscule
 Vacillant entre la mort et la vie
 Afin de trouver le paradis
 J'ai dû quitter mon cher pays
 Mais par cette quête du bonheur
 J'ai compris que parfois il ne se trouve pas ailleurs.

D.I.M

Université Paris-Saclay

Sous le Soleil d'Aldébaran

Il est dans ma mémoire un soir à tes côtés
Au crépuscule noir de cette nuit d'été
Nous étions sous les cieux constellés de diamants
Je plongeai dans tes yeux... profonds tel l'Océan !

Tu m'y dis ton amour sans te préoccuper
Du long compte des jours qui allaient arriver.
Je voulais ton bonheur, quel qu'en fût bien le prix
Je cherchais ta chaleur – réconfort de ma vie.

Allongé près de toi sous le ciel étoilé
Blotti entre tes bras, je me mis à rêver
De jours meilleurs pour nous où l'on pourrait s'aimer
Sans craindre le courroux d'un monde dépassé.

Mais en ce crépuscule de notre destin
Notre histoire bascule vers d'autres desseins.
Le Soleil s'est couché et nous a rendu froids
La Lune s'est levée, jetant son désarroi.

Or j'attendrai l'aurore argentée de ton cœur
Qui chassera le sort et brisera nos peurs.
L'espoir est un tourment que je puis endurer
Mais sans un changement, il ne saurait durer.

Aurores

Université Paris-Saclay

ET APRÈS ?

La date n'avait pas vraiment de sens. Peut-être entre 19 ou 23 milliards de trilliards de trilliards d'années après Jésus-Christ, mais une chose est sûre : c'était un jeudi. Il n'y avait que de la poussière, fine et grisâtre, doucement emportée par un vent créé par les dernières lueurs du jour. À perte de vue, la plaine morne et nue s'étendait, et seules quelques petites dunes irrégulières accidentaient le terrain.

C'est ici que se rencontrèrent l'Homme et la Femme.

– Bonjour, dit la Femme.

– Bonsoir, répondit l'Homme. Comment allez-vous ?

La Femme ne dit rien. Elle jeta un regard aux alentours, marqua une pause, et répondit en fixant le ciel :

– Ne penses-tu pas que ces mondanités sont de trop en ce funeste soir ? Le monde se meurt, bien évidemment que je ne vais pas bien.

L'Homme se tourna vers l'horizon, d'un rouge profond, illuminé par un globe boursoufflé, oppressant, monstrueux. Si elle n'était pas déjà cachée de moitié par le sol, l'étoile aurait facilement rempli un tiers du ciel. C'était son chant du cygne, un acte d'orgueil insensé, impossible : engloutir tout l'Univers avant de mourir. Mais en cette soirée, son chant se faisait cri de détresse. Incapable d'avaloir cette planète aux confins de son système, l'étoile commençait à s'étioler, comme blessée de n'avoir pu accomplir ses plans suicidaires. Des protubérances de plasma s'échappaient de tous ses côtés et sa forme était de plus en plus indistincte ; tout indiquait que la fin était proche.

– C'est que... répondit l'Homme. Je ne pensais pas qu'il resterait quelqu'un pour admirer ce spectacle avec moi. Cela fait si longtemps que j'arpente seul cette planète que j'en ai oublié le sens des convenances. D'où venez-v.. pardon, d'où viens-tu ?

– D'une civilisation depuis longtemps disparue, dit la Femme. Elle pointa du doigt un point dans le ciel, d'un noir d'encre. Il me semble qu'elle a débuté ici, mais son étoile originelle a, comme toutes les autres, disparu il y a bien longtemps.

– Oh je vois. Et comment était la vie là-bas ?

– Rien de bien incroyable. L'empire a conquis des planètes, en a perdu, et a conquises de nouvelles. Il s'est effondré et à sa suite est arrivé une monarchie galactique. Elle a fait la guerre, elle a gagné parfois, perdu aussi. Elle est restée en place pendant des millénaires avant de s'effondrer. Pendant ce temps, les gens regardaient la télé, apprenaient à leurs enfants à marcher, à lire, à compter. Ils râlaient quand le métro était en retard, et quand les factures s'accumulaient. Certains ont écrit les plus belles poésies de l'Univers, d'autres ont percé tous les secrets de la réalité. Au final il ne restait plus rien à faire, alors ils se sont tous ennuyés pendant une éternité, avant de tout oublier, et de tout recommencer plusieurs éons après.

– C'était presque pareil pour moi, dit l'Homme. Mais ma civilisation s'est éteinte quand presque tout le monde s'est virtualisé dans un superordinateur. Il ne restait plus personne pour les prévenir que leur étoile allait exploser...

L'exploration n'a jamais été leur fort, ils préféraient le confort qu'ils pouvaient se créer eux-mêmes. Je n'ai jamais partagé cette idée, c'est sûrement pour ça que je suis ici, maintenant.

L'Homme et la Femme s'allongèrent sur le sol. Au-dessus de leur tête, il n'y avait plus qu'un néant désespérément vide. La dernière étoile tempêtait toujours à l'horizon, et sa rage traversait parfois le ciel en des trainées de plasma rougeoyant.

– *Alors à quoi tout cela a-t-il servi ? demanda l'Homme. Les guerres, les superordinateurs, les gens qui râlent et qui s'aiment, la poésie, la science... Dès ce soir la dernière lumière s'éteindra sur l'Univers, et il n'y aura plus jamais de vie. Tout cela était-il vraiment vain ?*

– *Je ne sais pas. La Femme soupira. Tout ce que nous faisons, c'était pour perdurer. Survivre, trouver une place dans l'Univers, ou simplement rester dans les mémoires. Mais il n'y a plus que nous deux ici, et demain tout cela n'aura plus aucun sens.*

L'Homme ferma les yeux. Il avait espéré qu'une réponse lui soit apportée, même au dernier moment.

– *Peut-être, murmura-t-il, que tout cela n'a jamais eu aucun sens.*

Le vent faiblit. L'étoile au loin s'était calmée, ce qui n'augurait rien de calme pour la suite.

L'Homme continua :

– *Comme un pas entraîne un autre pas, peu importe la destination, un pas ne veut rien dire. La civilisation, l'amour, les vies de chacun, ce ne sont que des enjambées, dans une marche vers l'inconnu. Le pied droit est posé au sol, à nous d'avancer le gauche à notre guise. Tout ce qui compte c'est de choisir ce que nous allons faire. Allons-nous continuer la marche, ou s'arrêter là ?*

Une vibration traversa l'atmosphère. L'étoile avait tremblé. Pour l'instant, elle tenait bon. Pour l'instant seulement.

– *C'est donc à nous de choisir la fin, répondit la Femme. Peut-être pourrions-nous profiter de la longue nuit qui vient pour découvrir ce que personne n'a jamais vécu. J'ai le sentiment que les poètes auraient aimé ce choix.*

– *Le grand livre de l'Histoire n'aura donc jamais de conclusion, dit l'Homme. Nous continuerons à écrire jusqu'à ce que nos mots débordent de la page. Tant pis s'il reste du suspens ou si des intrigues ne sont pas résolues. Il y a de la beauté dans ces lignes, et c'est tout ce que cela veut dire.*

Ils se relevèrent et marchèrent, sans un mot, sur la planète morne. Dans un silence terrible, la dernière étoile de l'Univers explosa, illuminant une dernière fois l'espace.

Dans le noir, l'éternité s'écoula.

HIATUS

La revue des élèves de Paris-Saclay

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
Paul Castéras

RÉDACTEUR EN CHEF
Étienne Parent

RÉDACTEUR TRANSVERSE
Thomas Traversié

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION
Christian de Correc

COMITÉ ÉDITORIAL & MISE EN PAGE

Baptiste Baud · Paul Castéras · Christian de Correc · Thibault Masson · Charlotte Nivart
Étienne Parent · Julien Rosenberger · Dorian Serradeil · Thomas Traversié

RÉFÉRENTS HIATUS

F. Bertholom et S. Kwon (ENSAE Paris) · A. Caby (HEC) · A. Chirier (IOGS)
T. George et M. Lemoine (ENSTA Paris) · E. Glasziou (Télécom Paris)
M. Lehut (ENS Paris-Saclay) · M. Verlynde (AgroParisTech)

IMPRESSION

Imprimé par CLUMIC Arts Graphiques

CRÉDITS GRAPHIQUES
freepik · unsplash · pixabay
Papa Lima Whiskey

COUVERTURE
Charlotte Nivart

MENTIONS LÉGALES
Dépôt légal : Février 2022
N°ISSN : 2740-4129
Prix : gratuit

CONTACT
Mail : bda.hiatus@ml.viarezo.fr
Site web : bda.cs-campus.fr/hiatus
Facebook : [@hiatuscs](https://www.facebook.com/hiatuscs)

Tout nos remerciements vont à nos contributeurs,
au CROUS de Versailles et à la Fondation CentraleSupélec pour leur soutien,
à Mme Paoletti, et à la Diagonale Paris-Saclay pour leur aide précieuse.

*Une production du
Bureau des Arts de CentraleSupélec*

BUREAUX DES ARTS
PARTICIPANT À
HIATUS



AgroParisTech



Télécom ParisTech



ENSAE Paris



ENS Paris-Saclay



ENSTA Paris



HEC



Institut d'optique



CentraleSupélec



